

LE LION

ET

LE MOUCHERON

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. É. SOUVESTRE ET E. BOURGEOIS,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de la Porte-Saint-Martin, le 7 novembre 1830.



BRUXELLES.

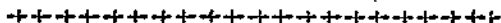
J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE.

Le soir au Théâtre Royal.

—
1850

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

LE COMTE OVERTON , courtisan de Charles II.	MM. A. MICHEL.
LE DUC DE KILKENY , ancien partisan de Cromwel, (père noble).	JEMMA.
LE CAPITAINE WILLIAMS.	DEBOUVILLE.
MAX , valet d'Overton, (jeune premier, rôle fort).	FECHTER.
BOB , entraîneur, au service d'Overton, (premier comique).	GIL-PÉREZ.
GRAFT , boxeur, au service d'Overton.	MARCHANT.
JOHN , valet d'Overton.	JOSSET.
PETERS , id.	LANSOT.
LORD KILDAR , ami d'Overton.	CAMILLE.
OLIVIER REYNOLDS , protégé du duc de Kilkenny.	G. GUICHARD.
L'INTENDANT du duc de Kilkenny.	MERCIER.
GEORGES , fermier.	BÉRAUD.
SUSANNAH , paysanne, secrètement mariée à Max, (grand premier rôle).	M ^{mes} BOUDEVILLE.
MISS ÉLISABETH , fille du duc de Kilkenny.	EDITH.
Gentilshommes, Domestiques, Paysans, Soldats.	

La scène se passe sous le règne de Charles II. — Au premier acte à Londres. — Au deuxième acte, à Louventry, près de Londres. — Au 3^me acte, au château de Reldow. — Au 4^me et au 5^me acte, au château de Glénor, en Écosse.

LE LION ET LE MOUCHERON,

DRAME EN CINQ ACTES.

+ + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + + +

ACTE I.

Le théâtre représente un parloir très-élegant, la porte du fond donne sur une antichambre, la porte de droite dans un corridor de service, la porte de gauche dans un salon. — Riche ameublement; fleurs. — Au milieu un guéridon avec des pipes hollandaises et un brasero; des deux côtés un guéridon, des fauteuils. — Petite table à droite; à gauche une console, une pendule et une glace. — Au moment où le rideau se lève, Graft boxe avec un laquais au fond du parloir; un domestique, placé à droite sur un fauteuil, les regarde; John regarde dans le salon à gauche; Peters entre avec un panier de vin.

SCENE PREMIERE.

JOHN, GRAFT, LE DOMESTIQUE qui boxe, UN VALET qui regarde, puis PETERS entrant par le fond.

JOHN, regardant dans le salon à gauche.

Mylord Overton et ses convives ont quitté la table pour se mettre au jeu... nous pouvons boire à notre tour... (*A Peters qui entre avec un panier de vin.*) Peters, à nous ces vins de France!...

PETERS.

Comment!... mais ils sont attendus par le maître!

JOHN.

Par l'ennemi! qu'il attende. Si on le servait trop vite, il en prendrait l'habitude...

Les domestiques entourent la petite table à droite et se servent à boire.

BOB, entrant par le fond. *A la cantonade.*

Otez les éperons au rouge... il en a assez pour aujourd'hui. — En voilà un luron.

ACTE I,

JOHN.

Qui ça ?

BOB.

Le nouveau coq que je dressé pour mylord. Quand il est arrivé ici, il était doux comme un pigeon, impossible de le faire battre ; maintenant, il chercherait dispute au diable.

PETERS.

Ce que c'est que la bonne éducation !

BOB.

Oh ! moi, d'abord, je réussis toujours pour ça ; on n'a qu'à me donner les meilleurs caractères d'hommes, ou même de bêtes, au bout de deux mois j'en fais des enragés !... c'est ma spécialité...

JOHN.

Aussi, te voilà *entraîneur* du comte Overton, un des parens de notre grand chancelier et un des protégés du roi Charles II ; c'est toi qui es chargé de ses coqs et de son boxeur...

BOB.

Ah ! à propos de ça, où est-il le boxeur ?... (*Voyant Graft qui se verse un verre de vin.*) Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, Graft ?

GRAFT.

Je me rafraîchis.

BOB.

Du tout, vous ne pouvez pas boire aujourd'hui... c'est votre jour de médecine.

GRAFT.

Comment ?

BOB.

Eh ! oui, vous savez bien ; pendant trois jours, une purgation chaque soir et chaque matin ; puis, pendant un mois, trois livres de rosbeef à chaque repas... c'est

la règle... Regardez... (*Il lève ses bras nus.*) ces bras-là n'ont pas encore fait leurs muscles... le vin de France, ce serait malsain pour vous, mon bonhomme...

Il prend son verre et boit.

GRAFT, avec un grognement de colère.

Heuh!...

JOHN, riant.

Ah! ah! ah! ce drôle de Bob, il a toujours des principes qui tournent à son profit. En voilà un qui a fait des progrès depuis six mois! Quand la femme de charge de mylord l'a fait entrer ici, c'était un honnête paysan tout cousu de scrupules.

PETERS.

Oui, et maintenant il est plus rusé que nous tous.

BOB.

Faut bien se former avec le temps, quand on veut faire son chemin.

JOHN.

Ah! tu as de l'ambition, toi?

BOB.

Tiens, pourquoi pas? Quand j'en vois qui réussissent mieux que moi, ça me rend malade! A mon âge, n'être encore que dresseur de coqs... pendant qu'il y en a d'autres qui ont des postes de confiance... par exemple, M. Max!...

PETERS.

Oui, notre espion.

JOHN.

Un gueux qui prend toujours l'intérêt du maître.

GRAFT.

Et un Irlandais!... (*Il fait un geste violent.*) Oh!...

BOB.

Mon Dieu! vous comprenez bien que je le déteste... puisqu'il est au-dessus de moi! mais faut convenir, pas

moins, qu'il conduit mylord à sa fantaisie, qu'il règle toutes ses affaires, qu'il connaît tous ses secrets.

JOHN.

Ah ! bien oui, mais, lui, c'est un savant ! avant d'entrer au service de mylord, il a été clerc chez un procureur à Dublin.

PETERS.

Il lit tous les soirs au lieu d'aller à la taverne.

JOHN. -

... On dit même qu'il fait des vers.

BOB.

Des vers ?... si c'est pas honteux ! un homme qui a depuis longtemps l'âge de raison ! mais, que voulez-vous, il n'a même pas la dignité de sa position ! C'est vrai ! quand je pense qu'il est premier valet de chambre de mylord et qu'il ne porte pas seulement la livrée...

Max paraît.

JOHN.

C'est une condition qu'il a faite en entrant ; il a voulu garder le costume de son pays.

BOB.

Faut-il avoir peu d'amour-propre ! Ah ! je suis plus glorieux que ça, moi ! c'est toute mon ambition, voyez-vous : porter la grande livrée et servir un maître riche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAX.

MAX.

Pour le voler.

TOUS.

M. Max !

MAX.

Je suis bien aise de voir comment vous remplissez vos devoirs en mon absence.

BOB, *à un ton aimable.*

Pardon, M. Max, mais comme mylord était à se divertir...

MAX.

Vous avez voulu l'imiter? et depuis quand, drôles, prétendez-vous suivre l'exemple des maîtres? oubliez-vous qu'à nous autres valets, on a droit de demander de la sobriété, de l'ordre, du zèle!... aux maîtres on ne demande que des gages. — Que chacun retourne à son service; ceux qui ne sont pas occupés, dans l'antichambre... (*A Bob.*) Toi, reste...

Tous sortent, excepté Bob et Max.

SCENE III.

BOB, MAX.

MAX, *regardant Bob.*

Je t'ai entendu tout-à-l'heure, il paraît que sous ton habit de rustre tu caches un grand homme!

BOB.

Moi?

MAX.

Oui, tu espères l'élever.

BOB.

Ah! M. Max veut rire.

MAX.

Du tout! depuis que tu es à Londres, tu as vu réussir tant de fripons et tant de sots, que tu as dû croire au succès...

BOB, *à part.*

Fripon! je ne dis pas, mais sot... nous verrons.

MAX.

Honnête Bob! Ainsi, voilà le dernier terme de ton ambition? devenir le valet de chambre favori d'un grand seigneur.

BOB.

Mais il me semble que vous l'avez eue aussi cette ambition, M. Max, à en juger par l'état que vous vous êtes choisi.

MAX.

Choisi ! comme si les gens de notre espèce choisissent ! ignores-tu donc que je suis né en Irlande ? la *verte Irlande*, comme disent les poètes, l'Irlande affamée, comme nous disons, nous autres. Là, pour avoir le droit de vivre, c'est-à-dire de mourir seulement en détail, il eût fallu se souder au rouage d'un métier ou au manche d'une charrue. Mais ces existences monotones demandent la patience du bœuf qui chaque jour recommence son sillon ; et moi je suis un de ceux que la fantaisie entraîne, nature mobile, aventureuse, active ! Il me faut des sensations à éprouver, des hasards à courir, des douleurs à supporter peut-être !

BOB, à part.

Eh bien ! en voilà un singulier goût !

MAX.

C'est pourquoi je suis venu à Londres, et là, après avoir essayé vingt professions, je me suis enfin trouvé un jour sur le pavé, sans autre ressource que cette place de valet chez lord Overton.

BOB.

Dont M. Max est devenu l'homme de confiance ?

MAX.

Oui, au premier instant je me suis laissé séduire par sa folle existence. Ces hasards du jeu, ces duels, ces prodigalités, tout cet ensemble romanesque auquel je me trouvais mêlé par contre-coup me donnait je ne sais quelle fièvre d'agitation ; plus mon rôle devenait difficile, plus j'y prenais goût ; chaque jour, chaque heure avait sa tâche. Il fallait échapper à des créanciers, écar-

ter des maris jaloux, suivre à la fois dix affaires commencées et en préparer dix autres ! Triste occupation qui me plaisait, non par elle-même, mais pour ce que j'y dépensais de finesse ; dévouement stérile, dont j'étais pourtant heureux parce qu'il me montrait à moi-même ce que je valais.

BOB.

Et cependant il paraît que M. Max a idée de quitter bientôt mylord.

MAX, étonné.

Comment as-tu appris cela ?

BOB.

Moi... je ne sais pas... ça se dit.

MAX.

Tu mens !

BOB.

Je vous jure...

MAX.

Je n'en ai parlé qu'à l'intendant du comte ; mais je me rappelle maintenant, tu étais dans la pièce voisine, tu auras écouté aux portes... (*Mouvement de Bob pour nûr.*) J'en suis sûr.

BOB.

Ah ! si M. Max est sûr, c'est bien possible ; on a toujours avantage à écouter les gens plus instruits que soi.

MAX.

Et, qu'as-tu entendu ?

BOB.

Rien qui ne fasse honneur à M. Max. Il disait qu'il avait en dégoût son métier de valet, que depuis trois mois il s'était fait une révolution chez lui, qu'il voulait commencer une vie nouvelle...

MAX, inquiet.

Et la cause de ce changement ?

BOB.

Ah ! M. Max n'a pas dit la cause...

MAX.

Bien !... (*Il remonte au fond.*)

BOB, à part.

Mais je la connais, moi ; c'est cette petite paysanne dont il est tombé amoureux.

MAX.

Et c'est là tout ce que tu as appris ?

BOB.

Faites excuse. M. Max a ajouté qu'il ne voulait quitter mylord qu'après l'avoir sauvé de la ruine qui le menaçait... seulement il n'a pas dit le moyen.

MAX, s'assurant à gauche.

Je conçois maintenant ton redoublement d'ambition ; quand tu as su mon prochain départ, tu as espéré me remplacer près de mylord ?

BOB.

Ah ! si M. Max voulait me protéger.

MAX, ironique.

Toi, honorable Bob ! veux-tu que je te donne un conseil ?

BOB, avec déférence.

J'écoute, M. Max.

MAX.

Si tu es sage, tu ne chercheras point à quitter les rangs de ces drôles subalternes destinés à cirer un parquet, à seller un cheval, ou à annoncer un visiteur ; après dix ou quinze ans de cette vie, pourvu que tu aies pu éviter le constable, tu auras d'économies tout ce que tu auras volé ; alors tu rencontreras quelque femme de chambre enrichie comme toi des vices de ses maîtres, tu l'honoreras de ton nom et vous irez vivre ensemble au fond de quelque comté. Voilà ton horoscope.

BOB.

Et je l'accepte, M. Max... (*Max remonte et regarde à gauche dans la salle où se trouve lord Overton et ses convives. — A part.*) Mais j'espère bien le faire mentir... Ah ! il me traite comme un imbécile !... Eh bien ! nous verrons !... Si je pouvais seulement le brouiller avec le maître ! j'ai déjà essayé en découvrant à mylord pourquoi il s'absentait si souvent depuis quelques mois... je lui ai parlé de cette jeune paysanne...

MAX, regardant dans la salle à gauche.

Ah ! enfin, voici mylord. Laisse-nous.

BOB.

Oui, M. Max... (*Il salue et sort par le fond.*)

SCENE IV.

OVERTON, MAX.

OVERTON, à la cantonade.

Pardon, messieurs, dans un instant je suis à vous. Lord Kildar, veuillez continuer ma partie avec le capitaine Williams... (*Entrant en scène.*) Au diable !

MAX.

Qu'avez-vous, mylord ? Vous paraissez contrarié.

OVERTON.

Je suis furieux !

MAX.

Et contre qui ?

OVERTON, s'asseyant à droite.

Contre le capitaine Williams.

MAX.

Ah ! ce gentilhomme que lord Kildar vous a présenté et qui arrive de France... de la cour du grand roi, comme il dit toujours... J'ai peine à comprendre cette antipathie ; n'avez-vous pas les mêmes idées, les mêmes goûts, le même âge ?... car, si je ne me trompe, le ca-

pitaine a dit hier qu'il était né comme vous le premier mars.

OVERTON.

Précisément : il est venu au monde le matin, moi le soir : il m'a devancé dans la vie et cette première avance il l'a conservée en toute chose ; la bourse de l'usurier auquel je m'adresse est toujours celle qu'il a vidée ; le cheval que j'ai acheté, celui qu'il a vendu ; la femme que je courtise, celle qu'il vient de quitter ; avec lui j'arrive toujours trop tard, j'ai les miettes de son festin ! Si aujourd'hui je veux risquer un paradoxe téméraire, tenter une mode audacieuse, la veille il a dit le mot, il a usé l'habit : cet homme est partout sur ma route ; mais il me précède, je marche dans son ombre, j'ai l'air d'être son écho ; et dans ce moment, vois-tu, si j'avais l'idée, peut-être fort raisonnable, d'aller me pendre, je suis certain que je trouverais le capitaine se balançant par la nuque au plus bel arbre de mon parc... Comprends-tu maintenant pourquoi il m'irrite, pourquoi je le hais, pourquoi il faudra enfin qu'un de ces jours nous nous coupions la gorge, afin que l'un de nous cesse de gêner l'autre ?

MAX.

Pardon, mylord, mais il y a un moyen plus facile de vous débarrasser du capitaine... prenez une résolution que ce fou ne prendra jamais... devenez sage.

OVERTON.

Mauvaise idée !... Tous les sages finissent mal : vois plutôt Socrate, l'inventeur de la sagesse... A propos, tu as vu mes créanciers ?

MAX.

Sans doute, mylord, je leur ai donné des espérances.

OVERTON.

Comment ?

MAX.

Il fallait bien leur donner quelque chose ; j'ai ensuite insinué que je les ferais payer de mylord, s'ils me chargeaient de leurs intérêts en m'accordant une honnête commission... et ils ont en conséquence consenti à me remettre leurs pouvoirs... ce qui nous donnera un peu de repos.

OVERTON.

Fort bien ! Tu as passé chez l'alderman Kingston ?

MAX.

Oui, mylord.

OVERTON.

Il faut que cet homme soit fou : il m'a fait écrire une lettre anonyme dans laquelle il me demande mille guinées pour la restitution de papiers qui m'intéressent... Sans doute quelque correspondance galante. As-tu vu de quoi il s'agissait ? que t'a-t-il dit ?

MAX, *vivement*.

Il m'a dit de rappeler à mylord le jour où sa mère mourait dans le château de Reldow.

OVERTON, *vivement*.

Comment ?

MAX.

La mourante fit venir mylord et lui parla d'un portefeuille rouge à fermoir d'argent trouvé parmi les papiers du protecteur.

OVERTON, *troublé*.

D'où cet homme a-t-il pu savoir ?...

MAX.

Le hasard l'avait fait tomber aux mains d'un attorney de Londres dont il fallait l'obtenir à tout prix.

OVERTON, *comme plus haut*.

C'est la vérité.

MAX.

Mais quand mylord se présenta pour le réclamer, l'at-torney était mort et le portefeuille avait disparu.

OVERTON, *vivement*.

Et aujourd'hui il est entre les mains de ce Kingston?

MAX

Qui offre de les vendre à mylord.

OVERTON, *très-vivement*.

J'accepte... j'accepte sur-le-champ. Mais pour avoir ces mille guinées il faudra me soumettre aux conditions de Samuël... le juif le plus rapace de toute la cité... Au besoin on pourrait en faire deux juifs... (*S'asseyant.*) Ah ! il y a des heures où je suis las de cette vie toujours à la merci des usuriers et des marchands, où je prends en dégoût cette dissipation sans but qui m'ôte la possession de moi-même, ces distractions qui m'ennuient, ces plaisirs qui me déplaisent...

MAX.

D'autant que la position devient chaque jour plus difficile ; tous les biens de mylord sont engagés.

OVERTON, *s'asseyant à gauche*.

Aussi, cela me donne des tentations de me ranger.

MAX.

Il faut y céder, mylord.

OVERTON.

Et le moyen ?

MAX.

Il faut prendre une femme.

OVERTON.

Moi, prendre une femme ? La femme de qui ?

MAX.

Mylord plaisante ; mais, au lieu de chercher sa joie dans des intrigues de quelques jours, au lieu de se plaire dans cet échange de trahisons où le trompeur devient tôt

ou tard le trompé, pourquoi ne choisirait-il pas une femme riche, belle et noble comme lui, une femme qui deviendrait une part de son bonheur et de sa gloire; qu'il pourrait aimer loyalement, ouvertement; c'est si beau, l'amour!

OVERTON.

Tu en parles comme si tu le connaissais... (*Max paraît un peu embarrassé.*) Et mais, au fait, je me rappelle, maintenant!... Oui, pardieu! tu es amoureux!

MAX. Moi!

OVERTON.

Ta maîtresse habite les environs de Londres, et c'est grâce à elle qu'il m'arrive si souvent de te faire chercher vainement le soir...

MAX.

Qui vous a dit?

OVERTON.

Voudrais-tu nier?

MAX.

Pourquoi nier, mylord? cet amour n'a rien dont je puisse rougir.

OVERTON.

Alors, tu avoues... fort bien... et j'espère, maître Max, que vous avez eu bon goût!... C'est une paysanne, je crois!...

MAX, avec contrariété.

Oui, mylord.

OVERTON, légèrement, en se levant.

Pardieu! il faudra que tu me la présentes... je veux faire sa connaissance... elle est jenne?

MAX, plus contrarié.

Oui, mylord.

OVERTON.

Jolie, sans doute?

MAX, *plus contrarié.*

Oui, mylord.

OVERTON.

Et tu la nommes ?

MAX.

Je ne la nomme pas, mylord.

OVERTON, *se détournant.*

Hein?... (*Ironiquement.*) Comment donc ! de la discrétion, maître Max ; craignez-vous, par hasard, que je ne me déclare votre rival ?

MAX.

Oh ! je sais mylord trop bien occupé ailleurs... N'a-t-il reçu aucune nouvelle de miss Elisabeth ?

OVERTON.

Aucune... comprends-tu cela ? deux lettres laissées sans réponse ! et c'était toi pourtant que j'en avais chargé ! Tu es bien sûr qu'elles sont parvenues ?

MAX. Où elles devaient parvenir, oui, mylord.

OVERTON.

J'ai voulu éclaircir les causes de ce silence : je me suis présenté hier à l'hôtel de lady Morton, et j'ai appris qu'elle venait de partir pour la campagne avec sa jeune parente ; mais dès demain je veux les rejoindre : car je ne sais pourquoi cette miss Elisabeth que j'ai vue à peine deux ou trois fois m'a laissé un souvenir dont je ne puis me détacher.

MAX, *vivement.*

Eh bien ! voilà la femme qu'il faut à mylord.

OVERTON.

Moi, l'épouser ? Y penses-tu ? une jeune fille sans fortune, sans nom, car je ne la connais que sous celui de miss Elisabeth.

MAX.

Mais si elle en portait un autre aussi noble que celui

de mylord ? si sa fortune surpassait celle des Douglas ?
OVERTON, *vivement.*

Que dis-tu ? Tu as donc appris quelque chose ? parle, parle vite...

MAX.

Silence... on vient.

OVERTON.

Encore ce damné capitaine. (*Max sort par le fond.*)

SCENE V.

LORD KILDAR, LE CAPITAINE WILLIAMS,
OVERTON.

Le capitaine Williams trempe un biscuit dans un verre.

LE CAPITAINE.

Où est-il, ce cher Overton ?... (*L'apercevant.*) Eh bien ! comment donc, vous abandonnez ainsi vos hôtes.

OVERTON.

Le reproche est mérité ; mais j'allais vous rejoindre et continuer la partie.

LE CAPITAINE, *mangeant son biscuit.*

La partie ? elle est finie.

OVERTON.

En vérité !...

KILDAR.

Oh ! complètement, le capitaine a tout gagné...

OVERTON.

Ah !... (*Réprimant un mouvement de dépit et saluant Williams.*) Je suis enchanté...

LE CAPITAINE, *assis à droite.*

Franchement, et moi aussi... Ces deux cents guinées arrivent d'autant mieux que les usuriers de la vieille Angleterre (dont j'ai fait la connaissance intime depuis mon retour), commencent à se montrer impitoyables, abso-

lument comme à la cour du grand roi... (*Mouvement d'Overton.*) Ah ! que voulez-vous, mon cher, j'en suis aux expédiens, moi ; tout le monde n'a pas une chance aussi heureuse que la vôtre.

OVERTON.

Comment ?

LE CAPITAINE.

N'étiez-vous pas autrefois un simple gentilhomme, ne possédant comme moi que la cape et l'épée ?... et, voyez la bonne fortune ! votre oncle, le comte Overton, pour vous laisser tous ses titres et tous ses biens, se fait précisément décapiter ? Savez-vous, mon cher, que les misérables, qui ont autrefois livré à Cromwel votre respectable parent, ont fait votre fortune ?

OVERTON, *embarrassé.*

Capitaine !...

LE CAPITAINE.

Seulement, je leur conseille de garder l'anonyme, car si le roi parvenait jamais à les découvrir, il vengerait cruellement la mort de son favori.

OVERTON, *impatiente.*

Assez, mylord... ne pouvons-nous parler de choses plus divertissantes...

LE CAPITAINE.

Que nos familles ?... Oh ! très-facilement... la mienne n'a jamais su m'apprécier... elle me repousse...

KILDAR.

A cause de vos folies ?...

LE CAPITAINE, *gravement.*

Non... à cause de ma religion...

OVERTON.

Quoi ! vous êtes religieux.

LE CAPITAINE, *sérieusement.*

Permettez ; on n'est pas religieux et on a une reli-

gion... j'en ai même deux, car avant mon voyage en France, j'étais protestant ; mais je me suis laissé faire catholique sur les instances de M^{me} de Lavallière... Je n'ai jamais su rien refuser aux femmes... qui, par réciprocité, m'ont refusé peu de chose !...

OVERTON, *à part, avec impatience en remontant.*

Fat !

LE CAPITAINE.

Ah ! cependant, je dois dire que, dans ce moment, je suis un amant malheureux, repoussé : depuis trois jours je poursuis une cruelle.

KILDAR.

Quelqu'une de nos grandes dames ?

LE CAPITAINE.

Non, je vous dis une cruelle... C'est une villageoise que j'ai rencontrée par hasard à quelques milles de Londres.

KILDAR.

En vérité !

LE CAPITAINE.

Charmante créature ! fraîche comme le matin, joyeuse comme le printemps ; toujours riant, chantant, le cœur en fête !... une véritable alouette !... seulement, elle ne se laisse pas prendre.

OVERTON, *impatiente et voulant interrompre.*

Pardon, capitaine...

LE CAPITAINE, *sans l'écouter.*

D'autant qu'elle a aussi une famille, une famille presque aussi insupportable que la mienne.

OVERTON, *voulant interrompre.*

Je crois...

LE CAPITAINE, *sans l'écouter.*

Il y a l'oncle, surtout !... un honnête papiste qui ne vaut pas mieux qu'une tête ronde... mais j'ai appris

qu'il devait faire un voyage et je compte profiter de son absence.

OVERTON.

Il doit être déjà parti, capitaine.

LE CAPITAINE.

Vous croyez?... N'importe, j'ai promis de vous tenir compagnie jusqu'à ce soir, mylord, et un gentilhomme n'a que sa parole...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAX.

MAX, s'approchant d'Overton.

Pardon, mylord.

OVERTON.

Qu'y a-t-il ?

MAX.

Deux gentilshommes voudraient parler à mylord... à lui seul.

OVERTON.

Tu vois que je ne puis...

LE CAPITAINE.

Pourquoi cela ? Ne vous gênez donc pas, cher lord, pendant que vous recevrez ces étrangers, nous reprendrons les cartes.

OVERTON.

Soit.

LE CAPITAINE.

Je veux expliquer à mylord ce que c'est que le pharaon... je le joue parfaitement... depuis mon voyage à la cour du grand roi...

Il sort avec Kildar en lui commençant l'explication ; les autres gentilshommes les suivent.

OVERTON, à part.

Décidément, il faudra que de manière ou d'autre j'en

finisse avec ce damné capitaine. (*A Max.*) Fais entrer.

MAX, *à demi-voix.*

Un mot, mylord, le vieillard qui est là, conduit par un jeune gentilhomme et qui demande à vous voir, est le duc de Kilkeny.

OVERTON.

Quoi ! ce puritain austère, ancien partisan de Cromwell ?

MAX.

Et dont les grands domaines ont échappé à la confiscation.

OVERTON.

Sais-tu ce qu'il peut me vouloir ?

MAX, *rapidement.*

Peut-être... mais il vous l'expliquera lui-même ; recevez-le seulement comme le plus ancien ami de votre père... le voici !...

OVERTON.

Laisse-nous... (*Max sort.*)

SCÈNE VII.

OVERTON, OLIVIER, *soutenant le Duc*, LE DUC.

OLIVIER, *au Duc.*

Appuyez-vous sur mon bras, mylord-duc.

LE DUC, *ap-prochant Overton.*

Ah ! voici, sans doute, mylord Overton ?

OVERTON, *saluant.*

Lui-même, mylord, j'allais à votre rencontre.

LE DUC.

Restez... (*Le regardant.*) Il faut que je vous parle.

OVERTON.

Je suis aux ordres de mylord. (*Il montre un faîteuil.*)

LE DUC.

Pardon, un mot d'abord à ce jeune homme... Oli-

vier t... (*Olivier s'approche.*) Veuillez vous rendre chez ma cousine et annoncer mon arrivée; vous viendrez me rejoindre ici.

OLIVIER. Oui, mylord... (*Il salue et sort.*)

LE DUC, montrant Olivier.

C'est mon secrétaire... un orphelin dont le père tomba près de moi à la bataille de Worcester, car j'y étais aussi, mais sous un autre drapeau que votre famille!

OVERTON.

Je le sais, mylord.

LE DUC.

Mais ce que vous ne savez point, peut-être, c'est que les hasards de la bataille firent tomber en mon pouvoir le frère de votre père.

OVERTON.

Le comte Overton?

LE DUC.

Oui, mylord, le comte Overton. Craignant la sévérité de Cromwell et me rappelant l'amitié qui avait toujours uni nos deux maisons, je facilitai sa fuite. Il trouva une retraite en Ecosse; mais elle fut trahie, et vous savez comment la dénonciation d'un infâme resté inconnu, conduisit à l'échafaud le favori des Stuarts.

OVERTON.

Mylord...

LE DUC.

Si je rappelle au comte ce que j'ai fait au jour du triomphe pour le parent dont il porte aujourd'hui le nom, c'est afin qu'il m'écoute favorablement au jour de la défaite.

OVERTON.

Mylord aurait-il à se plaindre de la modération de ses ennemis?

LE DUC.

Pour se plaindre, il faut avoir encore des désirs ou

des espérances, et j'y ai renoncé... La vie est désormais pour moi comme une tombe murée, au fond de laquelle j'attends en ne regardant que le ciel ; mais ma fille a dix-neuf ans, mylord ; elle commence le rêve que je termine, et c'est son avenir que je dois assurer.

OVERTON.

Mais, que pouvez-vous craindre pour votre fille ?

LE DUC.

La ruine, mylord !... (*Mouvement d'Overton.*) Les courtisans de Charles calculent déjà tout haut la valeur de mes domaines ; ils les choisissent de l'œil, les partagent en idée, et pour justifier cette spoliation, ils se préparent à m'accuser de complicité dans la dernière insurrection de l'Ecosse. J'ai été averti ; le moment approche où l'héritage entier de ma fille lui sera arraché, si je ne lui donne un protecteur capable de la défendre.

OVERTON, *se rapprochant.*

Ah ! fort bien... je comprends... et ce protecteur, vous le cherchez ?

LE DUC, *avec calme.*

Non, mylord, je l'ai trouvé...

OVERTON, *désappointé.*

Ah !...

LE DUC.

J'ai trouvé un homme de haute naissance, favorisé du roi, et qui, de plus, aime ma fille, si j'en crois ses lettres...

OVERTON.

Surprises par vous ?

LE DUC.

Non, envoyées par une main inconnue, mais qui ne peuvent laisser aucun doute. Voyez plutôt...

Il lui présente des lettres.

OVERTON, *regardant les lettres.*

Dieu !... mes lettres à miss Elisabeth !

LE DUC.

Vous les reconnaissez donc ?

OVERTON.

Ainsi, cette jeune parente de lady Morton...

LE DUC.

Est ma fille ?

OVERTON.

Mylord, puisqu'un hasard que je ne puis m'expliquer, mais dont je ne veux pas me plaindre, a fait tomber ces lettres entre vos mains, je n'ai à vous offrir qu'une seule excuse : J'aime miss Elisabeth ; je l'ai aimée dès le premier jour, sans connaître sa famille et pour elle seule.

LE DUC. Alors, tout est bien.

OVERTON, *prenant la main qu'on lui tend.*

Ah ! mylord !

LE DUC.

Nous nous entendons ; il suffit. Quant à votre position, je sais que les malheurs de la guerre et les prodigalités de la vie de cour vous menacent d'une ruine prochaine...

OVERTON.

Je l'avoue.

LE DUC.

Ma fortune peut tout réparer.

OVERTON.

Ah ! tant de générosité, mylord ?

LE DUC, *lui donnant la main.*

Points de remerciemens. Seulement, comme ma présence à Londres pourrait donner l'éveil et hâter quelque mesure violente contre moi, je repartirai cette nuit pour l'Ecosse avec Elisabeth. De votre côté, voyez le roi, et faites-lui approuver ce mariage.

OVERTON.

Je puis lui parler aujourd'hui même... mais où vous rejoindre ?

LE DUC.

Votre château de Reldow est sur la route d'Écosse.

OVERTON

A six milles de Londres.

LE DUC.

Je m'y arrêterai demain avec ma fille.

OVERTON.

Vous m'y trouverez, mylord.

LE DUC.

Ah ! voici Olivier.

SCENE VIII.

LES MÊMES, OLIVIER, puis MAX.

LE DUC, à Olivier.

Eh bien ?

OLIVIER.

My lady Morton est partie avec miss Élisabeth pour sa maison de campagne.

LE DUC.

Nous allons y reprendre ma fille...

On a entendu, depuis l'entrée d'Olivier, du bruit dans la salle à gauche ; Max en sort avec impatience.

MAX, à part. Infernal capitaine !

LE DUC, qui va sortir, s'arrête.

Quel est donc ce bruit ?

OVERTON, à part.

Ah ! mon Dieu !... (*Haut.*) Ce n'est rien, mylord... quelques amis...

LE DUC.

Écoutez... des rires... des chants, des blasphèmes... c'est une orgie !...

OLIVIER.

La salle voisine est pleine de gentilhommes qui boivent et qui jouent.

LE DUC, regardant Overton.

Chez vous, lord Overton ? que signifie ?...

MAX, vivement.

Eh ! mon Dieu ! cela signifie que mylord est trop bon d'avoir prêté à ce parent son hôtel pour y traiter des amis.

LE DUC.

Un parent ?

MAX.

Oui, un capitaine qui arrive de l'Inde et qui se conduit ici comme s'il était encore à bord de son vaisseau... Vous entendez, quels cris !

OVERTON, au Duc.

En effet, mylord, je suis vraiment honteux ; mais on vient de vous dire, ce capitaine est un parent...

LE DUC, se descendant.

Brisez avec lui, mylord Overton ! quiconque se rend indigne d'une noble maison n'en fait plus partie... (Avec douleur.) Moi aussi, Dieu avait mis à mon foyer une de ces hontes dont il afflige parfois les plus vieilles familles... un fils unique...

OLIVIER, l'interrompant. Mylord...

LE DUC.

Vous avez raison, Olivier, je ne dois plus lui donner ce titre, car le noble nom qu'il déshonorait, je le lui ai retiré ! Il ne m'est plus rien, non, rien... et puisse tout rejeton qui flétrit une souche antique en être ainsi à jamais retranché ; séparez la gloire de la honte, la félonie de la loyauté...

OLIVIER.

De grâce...

OVERTON.

Monseigneur...

LE DUC, *se rendant maître de lui-même.*

Pardon, mylord... je m'oublie... mais les blessures faites à l'honneur guérissent mal... pardon... et adieu...

OVERTON.

A demain, mylord...

LE DUC.

A demain...

Olivier et le Duc sortent par le fond.

MAX, *à Bob qu'il est allé appeler à la porte du fond.*

Fais ce que je te dis sur-le-champ...

Bob entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE IX.

OVERTON, *revenant de r. conduire le Duc, MAX.*OVERTON, *avec joie.*

Je ne puis croire encore à un pareil bonheur !... Une dot qui rétablit d'un seul coup ma fortune ; une femme adorable !... (*Apercevant Max.*) Ah ! maître Max, l'homme habile ; vous qui prétendez tout deviner, pourriez-vous me dire ce qui m'arrive ?

MAX.

A quand la noce, monseigneur ?

OVERTON, *reculant.*

Hein ?... comment, tu connais déjà ?

MAX.

Je connaissais tout avant mylord...

OVERTON.

Toi ?... c'est impossible !

MAX.

Qui vous a conseillé d'écrire à miss Élisabeth ?

OVERTON.

Tu la savais donc fille du duc de Kilkeny ?

MAX.

Et qui a fait parvenir au père la lettre destinée à la fille ?

OVERTON.

Tu as osé ! mais, malheureux, tu pouvais tout compromettre !

MAX. Le succès répond pour moi...

OVERTON.

Et pourquoi ne m'avoir pas prévenu ?

MAX.

L'homme prudent n'a que lui-même pour confident et ne prend que le hasard pour complice ; j'engage seulement mylord à s'occuper de sa visite au roi...

OVERTON.

J'y songe ; mais il faudrait d'abord me débarrasser du capitaine et de ses compagnons.

MAX.

C'est fait, monseigneur.

OVERTON.

Par toi ? Et comment as-tu réussi ?

MAX.

J'ai fait avertir le colonel Mingool qu'il y avait un combat de coqs à New-House ; l'honorable doyen Macnab que son cousin l'attendait pour lui servir de témoin dans un duel ; le respectable juge Studley qu'on se réunissait chez le baronnet pour boire un quartaut de claret, et ainsi des autres ; de sorte que tous doivent être maintenant partis et que mylord est libre, grâce à moi.

OVERTON, *tressaillant*.

Grâce à vous, maître Max?... (*D'un ton piqué.*) Je suis trop heureux en effet que votre esprit vienne au secours de ma maladresse.

MAX.

Mylord.

OVERTON, *piqué.*

Vous vous êtes mis depuis quelque temps à jouer, à mon égard, le rôle de la Providence; vous avez pris possession de ma destinée et je vous dois tant que je finirai par ne plus savoir comment vous témoigner ma reconnaissance.

MAX, *à part.*

Allons, mon zèle l'a humilié !... N'importe, j'espère que plus tard il me pardonnera mes services... quand il les aura oubliés...

OVERTON, *sèchement.*

Mon chapeau, ma canne, mon épée...

il va s'arranger devant la glace à gauche.

MAX.

Voilà, mylord... (*Il les lui donne.*)

LE CAPITAINE, *au dehors.*

Je vous dis que c'est elle, j'en suis sûr.

OVERTON.

Encore le capitaine ! Que me disais-tu donc que tu avais envoyé un message qui devait le faire partir ?

MAX

Il ne l'aura pas compris ; il est ivre !

SCÈNE X.

OVERTON, BOB et LE CAPITAINE, *entrant par la gauche*, MAX.

LE CAPITAINE, *un peu gris.*

Je vous répète, marauds, que je l'ai recondue.

OVERTON.

Qu'est-ce donc ?

LE CAPITAINE.

Oh ! une aventure ravissante, cher lord, ma villageoise !... Vous savez bien, ma cruelle, une brune... je viens de l'apercevoir ici... dans l'hôtel.

OVERTON.

Comment !... (*Regardant Bob.*) Par quel hasard ?BOB, *hausse les épaules.*

Nous n'avons vu que la femme de charge de mylord.

LE COMTE, *riant.*

Que le capitaine a prise pour une jeune fille !

LE CAPITAINE.

Du tout, du tout... Ce drôle ne sait ce qu'il dit, il est ivre !... (*Max appelle Bob et l'interroge tout bas.*)

Je suis certain de mon fait : j'ai reconnu cette petite dans la cour, elle avait l'air de demander quelqu'un.

MAX, *à part.*

Pardieu ! c'est un moyen de l'éloigner.

LE CAPITAINE.

Du reste, je veux m'assurer moi-même, quand je devrais fouiller tout l'hôtel.

MAX, *qui s'est approché lui dit bas.*

C'est inutile, capitaine.

LE CAPITAINE.

Hein ? Qu'est-ce que tu veux ?

MAX, *bas.*

Silence ! Vous avez bien vu, c'était elle.

LE CAPITAINE.

Quand je le disais...

MAX, *bas.*

Elle vous cherchait.

LE CAPITAINE.

Moi ?... Ah ! je cours...

MAX.

Non... elle n'est plus là...

LE CAPITAINE.

Ah !

MAX.

Mais elle a dit qu'elle vous attendait ce soir.

LE CAPITAINE.

En vérité !... Ah ! charmant ! je comprends, son oncle sera parti pour son voyage... je ne veux point manquer au rendez-vous... Ah ! oui, mais diable il est déjà tard et c'est à plusieurs milles de Londres... (*Bob entre.*)

MAX.

Venez... vous aurez mon cheval... mon manteau...

LE CAPITAINE.

Parfait ! je te suis alors ; pardon, cher lord, mais le temps me presse... (*Mittant son chapeau et ses gants.*) Vous concevez... elle m'attend, cette chère enfant, et il faut montrer qu'on sait vivre... Adieu, adieu !...

Il sort avec Max.

OVERTON, riant.

Où diable Max l'envoie-t-il ? mais il faut qu'il ait eu une vision pour avoir aperçu tout-à-l'heure ici une jeune villageoise.

BOB, s'approchant. Pardonnez-moi, mylord.

OVERTON.

Comment ?

BOB.

Il y a bien là une jeune fille.

OVERTON.

Une jeune fille ?

BOB.

Celle dont j'ai déjà parlé à mylord, pour laquelle M. Max s'absente.

OVERTON.

Ah bah ! Cette petite dont tu as intercepté deux lettres et qu'il a refusé de me nommer...

BOB.

Elle est venue le demander.

OVERTON.

Max ?... Eh bien ! pourquoi ne l'avoir point averti ?

BOB, *édm.*

Faites excuse, mais comme elle est jolie, j'ai pensé que mylord serait bien aise de la voir auparavant.

OVERTON, *regardant Bob.*

Ah ! tu as pensé cela?... Tiens, mais ce drôle a douc des idées.

BOB, *d'un ton modeste.*

Je tâche, mylord.

OVERTON.

Je te croyais, moi, uniquement occupé de dresser les coqs.

BOB.

Oh ! faites excuse, mylord ; on dresse les coqs ; mais on pense tout de même aux poules.

OVERTON.

Ah ! fort bien, au fait, je veux savoir si maître Max a bon goût, fais-la venir !

BOB.

Oui, mylord... (*Se ravissant et revenant sur ses pas.*) Je pense à une chose... pour qu'elle parle plus librement, il ne faudrait peut-être pas lui dire qu'elle parle à mylord.

OVERTON.

Eh bien ! mais c'est encore une idée, cela ! Décidément, on pourra utiliser ce maraud, il a l'instinct du mensonge... (*Il lui pince l'oreille.*)

BOB, *avec une grimace.*

Oh ! mylord est trop bon... (*À part, avec fierté.*) Nous verrons si M. Max trouve encore que je suis un imbécile.

SCÈNE XI.

OVERTON, BOB, SUSANNAH.

BOB, *à droite, à Susannah.*

Venez, venez par ici, vous serez mieux dans cette salle pour attendre le retour de M. Max.

OVERTON, *à part.*

Elle est vraiment jolie !

SUSANNAH, *apercevant Overton.*

Ah ! mais, il y a quelqu'un.

BOB, *bas.*

C'est l'intendant de mylord.

SUSANNAH, *vivement et avec confiance.*

Ah ! le meilleur ami de Max ?

OVERTON.

Comme vous dites, la belle fille ; approchez donc sans crainte.

SUSANNAH.

Oh ! je n'en ai point.

OVERTON, *à Bob.*

Avancez un fauteuil à miss...

SUSANNAH.

Susannah !...

OVERTON.

C'est cela... la chère Susannah de Max.

BOB.

Reposez-vous donc, vous paraissez fatiguée...

Bob sort

SUSANNAH.

Oh ! ce n'est rien ; j'ai couru pour arriver ! Puis, je me suis égarée ; il y a tant de rues à Londres ! Sans compter que c'est la première fois que je viens à l'hôtel, et encore a-t-il fallu pour cela un hasard...

OVERTON.

Lequel donc ?

SUSANNAH.

Un voyage que mon oncle et tuteur le fermier Brown est obligé de faire dans le Yorkshire. Il m'a conduit avec lui jusqu'à Londres pour voir une parente malade et

m'a quittée à la porte de saint Paul en me recommandant de partir sur le champ pour Loventry.

OVERTON. Et vous n'êtes point repartie ?

SUSANNAH.

C'est-à-dire qu'avant de me mettre en route j'ai voulu entrer à l'église pour prier ; mais je me suis naturellement rappelé que j'étais près de Max, que je pouvais le voir avant de partir ; alors je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai pris le chemin de l'hôtel (que j'ai même été obligé de demander plus de dix fois), et maintenant quand je l'ai enfin trouvé, voilà que Max est absent...

OVERTON.

En effet, c'est jouer de malheur. Vous aviez sans doute beaucoup de choses à lui dire ?

SUSANNAH.

Certainement : j'avais d'abord à l'avertir du départ de mon oncle, ce qui lui permettra de me venir voir au lieu de m'écrire.

OVERTON.

Ah ! le fermier Brown est donc un obstacle ?

SUSANNAH.

Vous le savez bien, puisque c'est vous-même qui avez conseillé à Max notre mariage secret.

OVERTON, étonné.

Votre mariage ?... (*Mouvement de surprise de Susannah.*) Oui... je me rappelle parfaitement... vous êtes mariés...

SUSANNAH.

Depuis trois mois... trois mois de bonheur. Ah ! Max est si bon, M. l'intendant ! Jamais boudeur ni découragé, vivant le cœur ouvert, toujours gai pourvu qu'on l'aime, et sentant toujours comme moi, mais valant cent fois mieux.

OVERTON, *en la rejoignant.*

Oh ! vous ne vous rendez pas justice, Susannah ; je trouve au contraire, quel que soit le mérite de M. Max, qu'il est trop heureux d'avoir pu se faire distinguer par d'aussi beaux yeux.

SUSANNAH, *naïvement.*

Vrai ? vous trouvez aussi que j'ai de beaux yeux ?...

OVERTON.

Admirables !...

SUSANNAH, *naïvem nt.*

C'est ce que Max me dit toujours.

OVERTON, *lui prenant la main.*

Et il n'est pas le seul ?

SUSANNAH.

Comment ?

OVERTON.

N'avez-vous point parmi vos adorateurs un capitaine Williams...

SUSANNAH.

Ah ! vous le connaissez aussi ?

OVERTON

Il se plaint à tout le monde de vos rigueurs...

SUSANNAH.

Ah ! c'est vrai qu'il me déplaît... il y a chez lui tant de vanité et d'insolence... J'ai idée qu'il doit ressembler au lord Overton.

OVERTON.

Hein ?...

SUSANNAH, *souriant.*

Oh ! je le connais bien votre maître sans l'avoir jamais vu... Max m'a souvent raconté combien vous aviez à souffrir de mylord.

OVERTON.

Ah ! Max s'est plaint à vous de mylord ?

Dans ses momens de mauvaise humeur, quand il ne pouvait venir me voir ; car vous savez combien mylord est exigeant, il ne peut se passer une seule minute de Max.

OVERTON.

Ah !

SUSANNAH.

Du reste, ça se comprend : quand il a fait quelque sottise, et vous savez que cela lui arrive souvent, c'est toujours Max qui le tire d'embarras ; quand il faut arranger une affaire difficile, c'est de Max qu'il prend conseil ; sa réputation, son crédit, ses succès près des dames de la cour, il doit tout à Max ; Max le conduit comme un enfant, Max a pour lui de l'imagination, de la prudence ; aussi il me disait l'autre jour, en parlant de mylord, qu'il en était de l'esprit comme de l'impôt : que les grands seigneurs en étaient exempts, et que c'étaient les pauvres diables qui payaient pour eux.

OVERTON. Comment ! il a osé !

SUSANNAH.

Oh ! mais si vous saviez, malgré tout, combien il lui est dévoué... il m'a dit vingt fois qu'il donnerait sa vie pour lui.

OVERTON.

Vraiment ?

SUSANNAH.

Mais je m'oublie avec vous, Max n'arrive pas, et il faut que je reparte.

OVERTON.

Quoi ! sitôt ?

SUSANNAH, *qui a regardé la pendule.*

Ah ! grand Dieu ! trois heures ! j'arriverai trop tard à Loventry.

OVERTON.

Encore un moment !

SUSANNAH.

Non, non ; je ne puis rester davantage, vous direz seulement à Max que mon oncle est en voyage, qu'il faut que je lui parle le plus tôt possible !

OVERTON, *la r. t. nant.*

Mais, permettez...

SUSANNAH, *se dégageant.*

Laissez-moi, M. l'intendant...

OVERTON, *voulant la reprendre.*

Je veux que vous restiez.

SUSANNAH.

Non, adieu, adieu !...

Elle s'échappe par la droite.

OVERTON.

Ah ! elle ne m'échappera pas ainsi ; je vais donner des ordres pour qu'on la retienne.

SCÈNE XIII.

BOB, *entrant par la gauche*, OVERTON.

BOB.

Mylord.

OVERTON.

Qu'y a-t-il ?

BOB.

M. Max vient de rentrer.

OVERTON, *vivement.*

Max ?... Il arrive à propos... Ah ! le manant prétend qu'il me conduit comme un enfant, que je suis exempt d'impôt ?... Pardieu, je veux lui montrer... Au fait, quoi ?... que je suis son maître ?... il le sait, puisque c'est là ce dont il se plaint !... Ce qu'il faudrait lui prouver, c'est que je ne le suis pas seulement par droit de

naissance... Si je pouvais lui donner une leçon... Eh ! mais, j'y pense !... Cette petite... oui, c'est le moyen de me venger de ce drôle, et de jouer en même temps un tour au capitaine... Il n'y a pas à balancer...

BOB. Le voilà !

SCÈNE XIII.

OVERTON, BOB, MAX.

OVERTON, à Max.

Approchez, M. Max, approchez, et mettez-vous là...
(Il lui montre la table. A Bob.) Mon cachet, un flambeau.

Bob va chercher ce qu'on lui demande.

MAX, assis à la table.

Me voici, mylord.

OVERTON.

Écrivez : d'abord un ordre à l'intendant de Reldow afin qu'il prévienne les vasseaux et fasse tout préparer demain pour mon arrivée... (Max écrit ; Overton appelle Bob, qui est revenu avec le cachet et le flambeau.) Ici, toi.

BOB, bas.

Monseigneur.

OVERTON, bas.

Je puis compter sur ta discrétion et sur ton adresse ?

BOB, bas.

Monseigneur n'a qu'à essayer.

OVERTON, bas.

C'est ce que je vais faire.

MAX.

Mylord veut-il apposer son cachet ?

OVERTON.

Donnez... (Il pose l'empreinte d'un cachet sur le papier qu'a écrit Max, celui-ci se lève.) Attends, j'ai à écrire un autre billet... un billet intime...

MAX, lui présentant la plume.

Voici la plume, mylord.

OVERTON.

Eh ! non... veux-tu que l'on puisse reconnaître mon écriture ?

MAX.

Ah ! il y a donc un père ou un mari ?

OVERTON.

Écris !... (*Dictant.*) « Chère brunette. »

MAX, à part.

Tiens !... je la croyais blonde...

OVERTON, continuant.

« J'ai apprista visite ; cette nuit je serai sous ta fenêtre ; procure-moi les moyens d'arriver jusqu'à toi. »
Ferme et cachez... (*À part.*) Susannah reconnaîtra cette écriture et sera sans défiance.

MAX.

Qui portera la lettre à votre intendant de Haldow, mylord ?

OVERTON.

Toi... tu vas partir sur le champ ; tu veilleras à ce que mes ordres soient exécutés, et tu m'attendras au château.

MAX.

Il suffit, mylord, et le billet...

OVERTON.

Donne !... Mon carrosse !... (*Max va au fond et donne des ordres à des domestiques ; pendant ce temps, Overton fait signe à Bob qui s'approche et il lui dit bas.*)
Toi, tu vas partir pour Loventry avec cette lettre.

BON, bas.

Bon !

OVERTON, bas.

Il faut qu'avant la nuit elle ait été remise secrètement à Susannah.

Elle le sera, monseigneur.

OVERTON, *à lui-même.*

Maintenant ma visite au roi, ce soir ma course chez la jolie paysanne, demain la réception du duc à Reldow ! Allons, c'est bien, quelques heures m'auront suffi pour faire ma cour, me venger et conclure mon mariage... Il me semble que je pourrai dire comme l'empereur romain que je n'ai point perdu ma journée.

MAX, *à la port.*

Le carrosse de monseigneur.

OVERTON.

A Saint James.

FIN DU PREMIER ACTE.

+++++

ACTE II.

Le théâtre représente un carrefour ; à droite la ferme de Georges ; à gauche le cottage de l'oncle de Susannah ; au fond une grille conduisant au château de lady Morton. A droite une niche de sainte et un banc ; à gauche un tertre de gazon. — Au moment où le rideau se lève, Elisabeth est assise à gauche près d'une table rustique et travaille ; Susannah, à genoux à ses pieds, prend des fleurs dans une corbeille et les réunit au bouquet. Olivier, debout derrière Elisabeth, a un livre à la main.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUSANNAH, ÉLISABETH, OLIVIER.

ÉLISABETH.

Finis vite ce bouquet, ma bonne Susannah ; tu ne m'en feras plus désormais...

SUSANNAH.

● Monseigneur le duc veut donc décidément partir ce soir ?

ÉLISABETH.

Il achève en ce moment un dernier entretien avec lady Morton, et immédiatement après nous prenons la route de l'Écosse.

OLIVIER.

Je crains que miss Élisabeth, après avoir connu les plaisirs de Londres, ne trouve bien triste le séjour de Glenor.

ÉLISABETH.

Moi ? Pouvez-vous le croire ? À Londres, j'étais comme une étrangère qui écoute, qui regarde, mais dont le cœur est désintéressé, tandis qu'à Glenor je retrouverai tout mon passé ; chaque endroit m'y rappellera une de mes premières sensations, chaque objet me rendra une de mes douces habitudes. Les souvenirs de mon enfance m'entoureront comme une foule amie ; je reverrai la vieille demeure où ma mère mourut, où mon frère m'a embrassée une dernière fois, lorsque de coupables folies le firent chasser par mon père.

SUSANNAE.

Pauvre jeune homme ! Où est-il maintenant ?

ÉLISABETH.

On prétendait l'avoir vu à Londres ; mais je n'ai pu rien apprendre de lui... (À Olivier.) J'espérais en vos recherches.

OLIVIER.

Malheureusement, mylord n'a voulu s'arrêter que quelques heures.

SUSANNAE.

Enfin, si mylady ne retrouve point là-bas la société d'un frère, elle trouvera du moins celle d'un compagnon d'enfance, d'un ami, car je vous connais, sir Olivier, bien que je vous aie vu aujourd'hui pour la première fois... Mylady Elisabeth m'a si souvent parlé de vous !

OLIVIER.

Se peut-il ?

SUSANNAH.

Elle m'a dit comment, à partir de votre arrivée, le domaine de Glenor ne lui avait plus paru ni triste ni sauvage.

OLIVIER.

Quoi ? lady Élisabeth !

SUSANNAH.

Elle m'a raconté vos promenades, vos lectures...

ELISABETH, *videm. nt.*

Mon Dieu ! sir Olivier en avait commencé une que nous interrompons.

SUSANNAH.

Ah ! c'est vrai, des vers de Milton.

ÉLISABETH.

Continuez, de grâce !

OLIVIER, *lisant.*

Mais dans l'Eden, créé par une main céleste,
 Deux êtres plus parfaits surpassent tout le reste ;
 Le corps droit, le front haut, comme celui des dieux,
 De leur seule beauté vêtus et glorieux.
 Chacun d'eux a ses dons qui lui donnent sa place :
 A l'un c'est le courage, à l'autre c'est la grâce.
 Tous deux, enfans du ciel, vivent dans ce beau lieu,
 Lui pour Dieu qui fit Eve, elle pour l'homme et Dieu !
 Et lorsque l'œil d'Adam, plein d'une humide flamme,
 Rencontrait le regard fasciné de la femme,
 Eve disait souvent : O charme de mon cœur,
 J'aime du jour naissant la première rougeur,
 J'aime le vent qui rit à travers la feuillée,
 Et les parfums du soir et la voûte étoilée,
 J'aime les chants d'oiseaux, les flots aux bruits confus,
 Mais vous, Adam, ô vous, je vous aime encor plus !

ÉLISABETH, *s' levant.*

C'est beau cet amour pur et sans trouble de nos premiers parens.

SUSANNAH.

Comme ça fait regretter qu'ils se soient fait chasser du paradis terrestre !

OLIVIER.

On peut s'en créer un autre sur la terre, miss Susannah ; quand on aime, quand on est aimé, le paradis terrestre se trouve partout.

SUSANNAH. Ah ! vous avez raison, M. Olivier.

OLIVIER.

Quel bonheur plus grand que celui de dévouer sa vie entière à l'être que l'on a choisi entre tous, de l'avoir pour but de ses actions, de veiller à l'accomplissement de ses désirs, de l'emporter dans ses bras à travers la vie, comme un enfant à qui on veut éviter les fatigues de la route, et de se dire en voyant son sourire : — Il sent que je l'aime, il est heureux !

SUSANNAH, *vivement.*

Ah ! voilà justement ce que me disait Max.

ÉLISABETH.

Max ?

SUSANNAH, *embarrassé.*

Ah ! c'est quelqu'un que mylady ne connaît pas... mais ce que dit là sir Reynolds est bien vrai, n'est-ce pas, mylady ? Oh ! une femme doit être fière d'être aimée ainsi !... (*Elisabeth remonte vers la table.*)

OLIVIER, *la suivant des yeux.*

Qui sait ?... Un pareil amour, lorsqu'il n'est légitimé ni par la richesse ni par le rang, peut paraître une insulte et n'obtenir que le dédain.

SUSANNAH, *avec chaleur.*

Comment ! mais que pouvons-nous donc désirer, nous

autres femmes, sinon d'être aimées pour nous-mêmes et par-dessus tout ? Du dédain envers celui qui cherche son honneur dans le nôtre ! c'est impossible ! c'est nous calomnier, M. Olivier.

ÉLISABETH, lui prenant la main.

Bonne Susannah !

SUSANNAH, vivement.

Voyez-vous, je ne suis pas seule de mon avis !

OLIVIER, vivement.

Quoi, mylady aussi ?

SUSANNAH.

Demandez-lui... (*Elle remonte au fond.*)

OLIVIER, à *Elisabeth*, vivement.

Ah ! mylady, si je pouvais, si j'osais croire !

SUSANNAH, revenant.

Voici mylord.

ÉLISABETH.

Mon père !...

Elle s'éloigne brusquement d'Olivier qui reste interdit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, à *Susannah*.

Veillez faire approcher mon carrosse de voyage jusqu'à la grille de l'avenue.

SUSANNAH.

Oui, mylord... (*Elle sort par la gauche.*)

LE DUC, à *Olivier*.

Vous, Olivier, vous allez retourner à Londres avec lady Morton qui doit appuyer une demande adressée par moi au Chancelier ; il s'agit de titres à retirer des archives royales et d'une autorisation qui me sera, j'espère, accordée... vous ne quitterez point Londres sans avoir obtenu une réponse.

OLIVIER.

Et où dois-je retrouver mylord ?

LE DUC.

En Écosse.

OLIVIER.

Il suffit... (*S'approchant d'Élisabeth ; à demi-voix.*)

My lady Elisabeth n'a rien à m'ordonner ?

ÉLISABETH, *bas.*

Rapportez-moi des nouvelles de mon frère.

OLIVIER, *bas.* Et alors ?

ÉLISABETH.

Alors, vous aurez droit à toute ma reconnaissance...

Le Duc se retourne. Olivier sort par la gauche.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LE DUC.

LE DUC, *à Élisabeth.*

Vous allez me suivre chez quelques amis du voisinage, my lady, et demain nous nous arrêterons au château de Reldow... chez mylord Overton... vous devez le connaître.

ÉLISABETH.

Je l'ai rencontré deux ou trois fois à Londres.

LE DUC.

Et vous n'avez contre lui aucune prévention ?

ÉLISABETH, *étonnée.*

Aucune, mon père ; mais, pourquoi cette question ?

LE DUC. Vous le saurez, miss Elisabeth.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUSANNAH, DOROTHÉE, PAYSANS
et PAYSANNES, *au fond, puis* BOB.

SUSANNAH.

Vos ordres sont exécutés, mylord.

LE DUC.

Alors, nous allons rejoindre le carrosse.

SUSANNAH.

Pardon, mais ma tante Dorothee et les gens de la ferme de maître Georges sont là, et, avant votre départ, ils désirent vous souhaiter un heureux voyage.

LE DUC. Fort bien... venez les remercier, ma fille.

SUSANNAH, à *Elisabeth*.

Adieu, mylady...

ÉLISABETH, *l'embrassant*.

Adieu, Susannah !

SUSANNAH.

Où donc est sir Reynolds ?

ÉLISABETH, *bas et rapidement*.

Tais-toi, tais-toi... Adieu !...

Elle rejoint son père qui parle aux paysans, au fond, puis tous deux sortent par la gauche ; les paysans les suivent un instant.

SUSANNAH, *seule sur le devant du théâtre et regardant Elisabeth s'en aller*.

Pauvre demoiselle !... le seul nom de M. Olivier la trouble... Ah ! je connais cela...

La nuit commence.

SCÈNE V.

SUSANNAH, BOB, *qui entre par le fond à gauche et qui cherche autour de lui*.

BOB, à part.

Où trouver cette petite ?... (*Aprécevant Susannah.*)

Ah ! justement, c'est le diable qui me l'envoie...

SUSANNAH, *répondant*.

Pauvre miss Elisabeth !

BOB, *faisant des signes à Susannah*.

Pst, pst...

SUSANNAH, *s' détournant et l'apercevant.*

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?... On dirait qu'il me fait des signes... Ah! mais, c'est le valet que j'ai vu à l'hôtel de mylord... (*Elle s'avance vers lui.*) Vous venez de la part de Max?

BOB.

Oui..

SUSANNAH, *s'approchant vivement.*

Et vous avez à me dire...

BOB.

Rien... (*Il montre le billet.*)

SUSANNAH, *le saisissant.*

Ah! un billet!

BOB.

Chut!... (*Il regarde autour de lui.*)

SUSANNAH, *qui a ouvert la lettre.*

C'est bien son écriture; l'intendant m'a tenu parole; il a fait ma commission... (*Elle lit.*) Ah! il vient ce soir.

BOB.

Eh bien?

SUSANNAH.

Je l'attendrai.

BOB.

Bon!

SUSANNAH, *à Bob, en voyant Dorothée qui revient de conduire le Duc.*

Voici ma tante, sauvez-vous!...

Bob se sauve par la droite.

SCÈNE VI.

DOROTHÉE, SUSANNAH.

DOROTHÉE.

Là... maintenant il ne me reste plus qu'à allumer la lampe devant la niche... Viens-tu, Susannah?...

Elles rentrent toutes deux dans la maison à gauche. On voit Bob repasser au fond et se sauver par le même côté.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, *enveloppé dans un manteau, paraissant au fond ; il vient de la droite.*

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est bien ici que demeure ma petite villageoise. Oui, voilà sa maison. Puisqu'elle m'a fait dire qu'elle m'attendait, elle se montrera sans doute... (*Aperc vant Dorothee qui ressort de chez elle.*) Ah ! voici une femme !... (*Il s'approche.*) Non, c'est une vieille...

Il se retire à droite et se cache derrière un poteau.

SUSANNAH, *sortant de la maison à gauche et apercevant le Capitaine.*

Un homme enveloppé d'un manteau... un manteau qui ressemble à celui de Max... Est-ce que ce serait lui déjà ?... Il faut que je m'assure...

LE CAPITAINE, *aperc vant Susannah.*

Voilà la petite !

SUSANNAH *c'arche à faire si n sans être vu de son nte ; elle tousse.*

Hum ! hum !

LE CAPITAINE, *toussant aussi.*

Hum ! hum !

SUSANNAH.

C'est lui !... Hum !

DOROTHÉE, *qui a allumé la lampe devant la niche de la sainte.*

Tiens, tu t'enrhumes, toi !

SUSANNAH.

Oh ! ce n'est rien !

DOROTHÉE.

C'est égal, il faut rentrer... Allons, voyons, vite...

SUSANNAH.

Tout de suite, ma tante... mais il faut au moins que je range ces bancs... (*Elle range les bancs placés devant la porte du cottage. A part.*) C'est lui?... Oh ! c'est bien lui !... Il a répondu quand j'ai toussé... mais comment l'avertir?... (*Elle chantonne.*) La la la la !...

Le Capitaine est remonté et se cache derrière un arbre à droite.

DOROTHÉE, qui a fini de ranger les chaises de l'autre côté du théâtre.

Eh bien ! as-tu fini ?...

SUSANNAH.

Tout-à-l'heure, ma tante... (*A part.*) Impossible de lui parler... il faut pourtant qu'il sache...

(*Elle chante.*)

La belle enfant, pour te parler d'amour,
Chez toi, comment faut-il que je pénètre ?

DOROTHÉE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cette chanson-là ?

SUSANNAH, passant de l'autre côté du théâtre, et se trouvant p'us près du Capitaine, continue avec une intention marquée.

Beau cavalier, attends la fin du jour,
Je jetterai la clef par la fenêtre.

LE CAPITAINE, qui est remonté vers le fond, sort à moitié de derrière l'arbre qui le cache.

Convenu...

DOROTHÉE, se détournant.

Hein ?

SUSANNAH.

Quoi, ma tante ?

DOROTHÉE.

On a parlé...

ACTE II,

SUSANNAH.

Mais certainement, c'est moi qui vous parle...

DOROTHÉE.

Non, non, j'ai entendu là une voix...

Elle montre l'arbre à droite.

SUSANNAH, *jouant la peur.*Vous avez entendu une voix... (*Elle prend le bras de sa tante.*) Ah ! mon Dieu ! ma tante, vous me faites peur, il ne faut pas rester ici alors...DOROTHÉE, *effrayée.*

Non certainement, il ne faut pas rester...

SUSANNAH.

Il faut rentrer tout de suite.

DOROTHÉE, *secouant la tête.*

Tout ça n'est pas clair, miss Susannah !...

SUSANNAH, *l'entraînant.*

Venez, venez, ma tante.

DOROTHÉE, *se laissant entraîner.*

Oh ! les jeunes filles ! comme ce serait bien plus facile à garder si elles étaient vieilles !...

Elle rentre avec Susannah.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, *sortant de derrière l'arbre.*

Elles sont parties... je puis me montrer... Elle est vraiment étonnante, cette petite, fraîche comme une paysanne et rusée comme une chanoinesse française... Pardieu ! je n'espérais pas un si prompt dénouement ; je croyais avoir rencontré une vertu inexpugnable ! Il est clair que je ne connais pas moi-même tous mes moyens de séduction, je ne me rends pas suffisamment justice... Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre la clef qu'elle m'a promise...

Il se promène à gauche et disparaît à l'instant.

SCENE IX.

LE CAPITAINE, OVERTON, BOB, avec une lanterne.

Nuit close.

BOB. Nous voilà rendus, monseigneur.

OVERTON, montrant la maison de Susannah.

Ah ! elle demeure là ?

BOB.

Oui, monseigneur.

OVERTON.

Alors, je resta ici... toi, retourne à nos chevaux.

BOB.

Sur-le-champ, monseigneur.

OVERTON.

Si j'ai besoin de toi...

BOB.

Un coup de sifflet...

OVERTON.

C'est cela... va... (Bob sort. Regardant la fenêtre de Susannah.) Tout est fermé chez Susannah... Pourvu qu'elle ne m'oublie pas ici... car le brouillard commence à tomber...

Il s'enveloppe dans son manteau et se met à marcher.

LE CAPITAINE, sans le voir.

Hou ! hou !... la nuit devient froide !... (Il se met à se promener en chantonnant.) La la la...

OVERTON, se promenant en sens inverse et chantonnant de même.

La la la... (Il croise le Capitaine et l'aperçoit.) Tiens ! quelqu'un !

LE CAPITAINE, à part.

Ah ! je ne suis pas seul... (Tous deux continuent à se promener en fredonnant et se croisant de nouveau.) Encore !...

OVERTON, *à part.*

Toujours !... Voilà un particulier qui se promène bien tard...

LE CAPITAINE.

Il devrait bien aller se coucher, ce gentleman...

Ils recommencent à se promener dans un autre sens et de manière à marcher parallèlement l'un à l'autre au lieu de se croiser ; après avoir continué ainsi quelque temps, ils s'arrêtent tous deux sur le devant du théâtre.

LE CAPITAINE, *à part.*

Ah ! ça, mais, décidément, cet étranger a l'air de me surveiller...

OVERTON, *à part.*

Voilà un inconnu qui commence à m'impatienter furieusement.

LE CAPITAINE, *à part.*

Si je lui demandais ce qu'il fait là ?

OVERTON, *à part.*

J'ai bien envie de le prier de s'éloigner.

LE CAPITAINE, *à part.*

Voyons d'abord les moyens de douceur.

OVERTON, *à part.*

Essayons la politesse... (*Tous deux se découvrent et s'approchent l'un de l'autre.*) Je vous salue, monsieur...

LE CAPITAINE.

Vous m'avez prévenu, monsieur, j'avais le chapeau à la main...

OVERTON.

Couvrez-vous donc.

LE CAPITAINE.

Après vous... (*Tous deux se couvrent.*)

OVERTON.

Voilà un temps bien froid, monsieur ?...

LE CAPITAINE.

Un temps à ne pas mettre un créancier dehors, monsieur.

OVERTON.

Nuit charmante, du reste, pour faire souhaiter le coin du foyer, avec une table bien servie...

LE CAPITAINE, *P'int. rrompant.*

Et une jolie femme !

OVERTON.

Monsieur est marié ?

LE CAPITAINE.

Jamais ! Et monsieur ?

OVERTON.

Souvent !... Mais, pardon, monsieur, j'aurais à vous adresser une demande... qui va peut-être vous étonner.

LE CAPITAINE.

Moi, monsieur, rien ne m'étonne ! quand on a vu la cour du grand roi !...

OVERTON.

La cour du grand roi !... Est-ce que ce serait ?... (*Il va au Capitaine.*) Pardon, monsieur... (*Il l'entraîne près de la lampe allumée devant la niche.*) Le capitaine Williams !

LE CAPITAINE, *reconnaissant Overton.*

Tiens ! c'est ce cher Overton !...

OVERTON.

Vous ici ?

LE CAPITAINE.

Enchanté de vous rencontrer, mon bon.

OVERTON.

Parbleu ! moi aussi, vous allez me rendre un service.

LE CAPITAINE.

D'autant plus volontiers que j'en ai également un à vous demander.

Capitaine, c'est certainement une société charmante que la vôtre, et je la rechercherai toujours...

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Ah ! cher Overton !

OVERTON.

Mais pour le moment je désirerais m'en passer.

LE CAPITAINE, *riant.*

Tiens ! c'est justement ce que j'allais vous dire !

OVERTON.

J'aurais besoin d'être seul...

LE CAPITAINE.

Moi aussi !

OVERTON.

Ah ! bah !

LE CAPITAINE, *confidentiellement.*

J'ai ici un rendez-vous.

OVERTON.

C'est comme moi !

LE CAPITAINE.

En vérité !

OVERTON.

Il s'agit pour moi... d'une duchesse.

LE CAPITAINE.

Et pour moi... d'une princesse !

OVERTON, *impatiente.*

Capitaine, je parle sérieusement et je vous déclare...

LE CAPITAINE.

Chut ! écoutez !...

(On entend Susannah chanter dans la maison.)

La belle enfant, pour te parler d'amour,
Chez toi comment faut-il que je pénètre ?

OVERTON.

Serait-ce la voix de Susannah ?... là fenêtre s'ouvre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SUSANNAH, à sa fenêtre.

LE CAPITAINE et OVERTON.

C'est elle !...

SUSANNAH, *chantant*.Beau cavalier, attends la fin du jour :
Je jetterai la clef par la fenêtre.

LE CAPITAINE et OVERTON.

Hem... hem...

SUSANNAH, *avec précaution*.

Vous êtes là ?

LE CAPITAINE et OVERTON, *avec précaution*.

Oui !

SUSANNAH, *jetant une clef*.La clef de la petite porte qui donne sur l'avenue... à
VOUS.DOROTHÉE, *dans la maison*.

Susannah, fermez cette fenêtre.

SUSANNAH.

Oui, ma tante... (*Elle referme la fenêtre*.)OVERTON, *cherchant la clef*.

J'ai entendu la clef tomber de ce côté...

LE CAPITAINE, *la cherchant également*.

La voici...

Il se baisse pour la ramasser, Overton l'arrête.

OVERTON.

Permettez, c'est pour moi que la petite l'a jetée.

LE CAPITAINE.

Pour vous ! ah ! la bonne plaisanterie, c'est-à-dire
pour moi.

OVERTON.

Finissons, vous dis-je, il me la faut...

Il veut se baisser pour prendre la clef.

LE CAPITAINE, *mettant le pied sur la clef.*

Eh bien ! vous ne l'aurez pas, mon bon !

OVERTON, *reculant avec un mouvement de colère.*

Ah ! c'en est trop ! vous avez votre épée ?

LE CAPITAINE.

A votre service.

OVERTON, *mettant l'épée à la main.*

Alors, reculez jusqu'à ce fanal, monsieur, et en garde !

LE CAPITAINE, *sans bouger.*

En garde ? J'y suis ! Mais c'est contre le tour que vous voulez me jouer.

OVERTON, *étonné.*

Comment ?

LE CAPITAINE.

Oh ! je vous devine ; vous voulez profiter du moment où je me mettrai en défense pour relever la clef et vous enfuir...

OVERTON, *blessé.*

Vous me supposez capable...

LE CAPITAINE.

Je le ferais, moi ! mais je ne veux pas qu'on me le fasse ; et c'est pourquoi, avant d'accepter votre défi, je désire voir la clef aux mains d'un tiers désintéressé...

OVERTON, *regardant à gauche.*

Qu'à cela ne tienne, monsieur ; j'aperçois quelqu'un là-bas.

LE CAPITAINE.

Allez lui faire la proposition.

OVERTON, *avec défiance.*

Avec vous, monsieur.

LE CAPITAINE.

C'est trop juste : nous avons droit tous deux... à la même défiance... Allons ensemble, cher lord, marchons

de front et en nous donnant le bras, comme deux vers alexandrins...

Ils s'avancent vers Bob, qui vient de la gauche au fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOB.

OVERTON, le reconnaissant.

Ah ! c'est Bob !

LE CAPITAINE.

Un de vos valets?... n'importe, je l'accepte comme dépositaire... ici, maraud.

BOB, à part.

Tiens ! c'est sir Williams... (*Il se découvre.*) Mylord ?

LE CAPITAINE.

Avance et cherche là, par terre, une clef.

BOB.

Une clef ?

OVERTON.

Oui.

BOB, la ramassant.

La voilà.

OVERTON.

C'est bien... (*Lui montrant la porte de la maison de Susannah.*) Maintenant, va près de cette porte et n'en bouge pas.

BOB, étonné.

Comment... qu'allez-vous faire, mylord ?

LE CAPITAINE, qui a tiré son épée.

Nous allons nous couper la gorge.

BOB, effrayé.

Hein ?...

LE CAPITAINE.

Tu peux regarder si cela t'amuse.

BOB. Un duel !... (*Voulant s'entremettre.*) Arrêtez !

Arrière !

BOB.

Mylord !

LE CAPITAINE.

Veux-tu que je te coupe la figure ?

BOB. Ah !... (*Il recule.*)

LE CAPITAINE, *lui montrant la maison de Susannah.*

Là-bas, drôle !... (*A Overton.*) Je suis à vos ordres, mylord.

OVERTON.

Y pensez-vous, sous les fenêtres de la belle...

LE CAPITAINE.

Vous avez raison... cela pourrait l'effrayer...

Ils remontent au fond.

BOB, *à part.*

Au fait, ça m'est égal, à moi ! puisqu'ils le veulent absolument, je vas les voir faire... (*Il s'assoit.*) Ça sera comme quand je regarde battre mes coqs... quoi qu'il arrive, je n'ai rien à craindre... (*Se levant.*) C'est-à-dire, au contraire ! Mylord peut recevoir un mauvais coup, il peut être tué... Ah ! grand Dieu ! s'il était tué ! mais je perdrais ma place, moi !

LE CAPITAINE, *à Overton, en continuant de se battre.*

Eh bien ! que faites-vous donc, Overton ? votre épée vient encore de m'effleurer le visage ! Que diable, mon cher, tuez-moi, mais ne me défigurez pas !

OVERTON.

Veillez à vous, capitaine, ce n'est pas un jeu.

BOB, *à part.*

Ah ! pourvu qu'il n'arrive rien à mes gages !

LE CAPITAINE, *poussant un cri et laissant tomber son épée.*

Ah !

OVERTON, *vivement*.

Blessé !

BOB.

Blessé ! Ah ! c'est le capitaine !... (*Il va à lui.*)OVERTON, *soutenant le Capitaine.*

Votre sang coule.

LE CAPITAINE.

C'est possible... le coup a été parfaitement porté... la clef vous appartient, cher lord... (*Il s'assied sur le banc qui est à droite.*) Remets-la à ton maître, ma-
raud !

BOB, *donnant la clé à Overton.*

Voilà !

OVERTON.

Je ne vous abandonnerai pas ainsi.

LE CAPITAINE.

Allons donc, vous flattez-vous de m'avoir tué, mon cher?... (*Il fait un effort et se lève.*) Pardieu, si vous ne voulez pas profiter de votre victoire, je reprends la clef... (*Il veut la reprendre.*)

OVERTON, *vivement*.

Non ; au fait, votre gaieté me rassure.

LE CAPITAINE.

C'est heureux !

OVERTON.

Et puisque vous le voulez...

LE CAPITAINE.

Je veux... que vous ne fassiez pas attendre une femme...

OVERTON, *vivement*.

Je me rends, capitaine... et je vous laisse aux soins de Bob.

BOB.

Soyez tranquille, monseigneur.

OVERTON.

Je vous reverrai avant de partir.

LE CAPITAINE, *qui s'est rassis.*

Allez, mon bon, allez...

OVERTON, *à lui-même.*

Par la petite porte qui donne sur l'avenue...

Il disparaît à gauche.

SCÈNE XII.

BOB, LE CAPITAINE.

BOB.

Je suis ordres de mylord.

LE CAPITAINE.

Approche... *(Il se lève aidé par Bob.)* Ah ! diable !
 il me semble que tout tourne autour de moi !... *(Il*
chancelle.) Je ne croyais pas la blessure si profonde !...
(A Bob.) Ton maître a, pardieu ! bien fait les choses...

BOB, *avec conviction.*

Oh ! monseigneur excelle en tout.

LE CAPITAINE.

J'en ai peur.

BOB.

Si mylord voulait s'appuyer sur mon bras ?

LE CAPITAINE.

Certainement... *(Il cherche le bras de Bob et s'y ap-*
puie.) Mais... où est-il donc ?

BOB.

Vous le tenez.

LE CAPITAINE, *s'efforçant de marcher.*

C'est singulier, je ne le sens pas ; ce brouillard glacé
 m'a engourdi... *(Il s'arrête.)*

BOB.

Vous chancellez, mylord ?

LE CAPITAINE, *d'une voix entrecoupée.*

Ce n'est rien... le froid seulement... le froid... ce... n'est... rien...

Il se laisse tomber sur le tertre de gazon, à gauche, et s'évanouit.

BOB.

Ah ! mon Dieu !... mylord ! qu'avez-vous ? Il est évanoui ! Mylord !... Comment faire ? où trouver du secours ? Je ne puis l'abandonner ! Ah ! il me semble que j'entends quelqu'un !

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, évanoui, BOB, MAX, avec une lanterne.

BOB.

Qui va là ?

MAX.

On a parlé !

BOB.

Ici, l'ami, à moi !

MAX, *il s'approche et reconnaît Bob.*

Ah ! Bob !

BOB.

Max :

MAX, *vivement.*

Que fais-tu ici ?

BOB.

Vous le voyez, je garde ce gentilhomme blessé.

MAX, *approchant la lanterne.*

Comment ! sir Williams !

BOB.

Oui, il vient de s'évanouir !

MAX.

Ah ! mon Dieu !

BOB.

Je ne sais où demander de l'aide.

MAX, *montrant la ferme à droite.*

De ce côté... à la ferme de Georges...

BOB, *allant à la ferme.*

Ah ! bon !

MAX, *tout en cherchant à soulever la tête du Capitaine.*

Il y a une sonnette à droite !

BOB. Je la tiens !... *(Il sonne très-fort.)*MAX, *la main sur la poitrine du Capitaine.*Je sens son cœur battre... il suffirait de quelques secours... *(A Bob.)* Vite donc, malheureux !

BOB.

J'ai beau sonner...

MAX.

Frappe, frappe !

BOB, *appelant.*

Eh ! la maison ! maître Georges !... debout ! on a besoin de vous !...

MAX.

Imbécile qui croit que les paysans se dérangeront parce qu'on a besoin d'eux ! Crie que le feu est à la ferme et ils viendront tous.

BOB. C'est inutile : les voici.

GEORGES, *dans la ferme.*

Retenez les chiens, vous autres !

BOB, *s'éloignant très-vite.*

Ah ! il y a des chiens ?

GEORGES, *dans la ferme.*

Qui est là ?

MAX, *qui s'est approché de la porte.*

Moi... Max... il y a ici un gentilhomme blessé ; ouvrez, Georges, c'est de l'argent à gagner...

On entend tirer les verroux.

BOB.

Ah ! ça les décide.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GEORGES, GARÇONS de ferme avec des lanternes.

GEORGES.

Un blessé, dites-vous, où cela ?

MAX, montrant le Capitaine.

Ici...

GEORGES, s'approchant.

C'est ma foi vrai... (Il regarde.) Un gentilhomme...

MAX. Qui paiera bien : cours chercher un médecin.

GEORGES.

Il n'y en a point à Loventry, il faut aller jusqu'à Reldow.

MAX.

A Reldow... au fait... au château il trouvera tous les soins nécessaires et il sera aussi court de l'y conduire... la barque qui m'a amené est à quelques pas... il faut l'y porter tout de suite.

GEORGES.

Bien.

MAX.

Mais surtout enlevez-le doucement.

GEORGES.

Soyez tranquille, M. Max ; dès l'instant que c'est une personne comme il faut et qui peut faire la dépense d'une maladie, nous en aurons soin comme de notre fils...

Ils emportent le Capitaine.

BOB.

Je vais les suivre.

MAX, le retenant.

Un mot d'abord.

ACTE II,

BOB, à part.

Ah ! diable ! s'il allait découvrir que mylord est là...

SCÈNE XV.

BOB, MAX.

MAX.

Que s'est-il donc passé tout-à-l'heure ?

BOB.

Je l'ignore.

MAX.

Le capitaine a eu un duel.

BOB.

Apparemment.

MAX.

Et pour quel motif ?

BOB.

Je n'en sais rien.

MAX, le regardant avec défiance.

Vraiment !... (Se ravisant.) Mais comment es-tu ici toi-même ? qui t'a envoyé ? que fais-tu à Loventry et par quel hasard te trouvais-tu près du blessé ?

BOB.

Comme vous dites, c'est le hasard, je suis arrivé au moment où il se battait.

MAX.

Ici.

BOB.

Devant la grille.

MAX, regardant.

Ah ! c'est là... (Aperçoit un: épée à terre.) En effet, voici encore une des armes... (Il ramasse l'épée.)

BOB. Ce sera le capitaine qui l'aura laissé tomber.

MAX, qui a regardé l'épée.

Non, je connais cette épée... (Il s'approche de la ni-

etc.) Il doit y avoir sur la poignée... eh ! oui, voilà l'écusson de lord Overton !

BOB, *à part.*

Dieu !

MAX, *vivement, en rejetant l'épée et courant à Bob.*

C'est mylord qui s'est battu !

BOB, *embarrassé.*

C'est-à-dire...

MAX, *de même.*

Mylord est ici... sans que je le sache... avec toi... pourquoi cela ?

BOB, *embarrassé.*

Je ne sais pas, M. Max.

MAX, *le saisissant avec violence.*

Réponds, où est mylord?... (*Montrant la maison de Susannah.*) Ce n'est pas dans cette maison ?

BOB.

M. Max... permettez...

MAX, *le lâchant.*

Oh ! non... c'est impossible... c'est impossible... du reste, je veux m'assurer...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES, *revenant avec ses valets de ferme qui portent des flambeaux.* OVERTON sort de chez Susannah.

OVERTON.

Max !

MAX.

Ciel ! mylord sortant de chez Susannah !

GEORGES, *s'approchant.*

Est-ce bien vrai ?

MAX.

Non... cela ne peut être... il y a quelque erreur. Ce matin encore, vous ne connaissiez point Susannah, mylord... Ce n'est point elle que vous quittez... vous voulez seulement m'éprouver, me faire peur... Ceci n'est qu'une plaisanterie, n'est-ce pas, mylord ?

OVERTON.

Précisément, maître Max, une plaisanterie et une leçon.

MAX, étonné.

Une leçon ?

OVERTON.

Vous vous vantiez de me conduire comme un enfant, mon cher ; vous me déclariez incapable de rien faire sans vous ! Or, comme je tiens essentiellement à votre estime, j'ai voulu vous prouver que, pour être exempt d'impôts, on n'était pas tout-à-fait dépourvu d'imagination, et j'ai trouvé plaisant de vous prendre votre maîtresse.

MAX, hors de lui.

Ah ! une épée ! j'ai une épée !...

Il court pour ramasser l'épée d'Overton ; Georges et les garçons se précipitent sur lui et le retiennent.

TOUS.

Max !

MAX, égaré.

Laissez-moi !

GEORGES.

Non...

MAX, de même.

Laissez-moi ! Quoi ! c'est vous qui défendez cet homme ! Ne voyez-vous donc pas que c'est un seigneur, un de ceux qui vous déshonorent, qui vous ruinent, qui

vous méprisent. (*avec rage.*) Oh ! imbéciles ! imbéciles !

OVERTON, à qui Bob a rendu son épée.

Laissez-le, maintenant.

MAX.

Rien ! ne pouvoir rien contre lui !...

Il va s'appuyer le front au poteau à droite.

OVERTON.

Voilà le seul mot raisonnable que tu aies encore dit. Voyons, maître Max, vous avez trop de philosophie pour n'être pas au-dessus des hasards de l'amour. Quand on a perdu la partie, il faut être beau joueur,

MAX, le regardant avec une fureur méprisante.

Lâche railleur, qui ne sait pas même faire le mal sans forfanterie ! Faux gentilhomme au cœur de laquais.

OVERTON, tr. saillant.

Max !

MAX, continuant.

Ah ! j'aurais dû deviner qu'il se vengerait tôt ou tard du bien que je lui avais fait ; mais vous vous êtes trompé en croyant que ce serait impunément ! Cette femme qui m'a trahie... je la méprise... je tâcherai de l'oublier... mais vous, que je méprise encore davantage, je ne vous oublierai point, mylord !

OVERTON, railleur.

Des menaces ! Prenez garde, maître Max, la violence vous réussirait mal !

MAX, se maîtrisant peu à peu.

De la violence !... moi... non... non... j'y renonce, mylord ; tout-à-l'heure, dans un premier transport de douleur et de colère, je vous aurais tué... mais, maintenant, je suis de sang-froid, je suis calme... Voyez plutôt, mylord... Vous avez voulu plaisanter et me donner une leçon, je répondrai par une leçon et une plaisanterie.

OVERTON.

Que voulez-vous dire ?

MAX, *avec énergie.*

Je veux dire : qu'à partir d'aujourd'hui vous me trouverez partout pour déjouer vos projets, pour tromper vos espérances, pour travailler à votre ruine ; que je ferai mon unique occupation de vous nuire, que je serai dans votre destinée comme l'insecte invisible qui ronge le chêne au cœur.

OVERTON, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

MAX.

Ah ! ne riez pas ; le moucheron vient à bout du lion, et si vous avez la richesse et la puissance, moi, mylord, j'ai ma haine !

OVERTON.

Eh bien ! la guerre donc ! Bonne chance à vous, maître Max !

MAX, *d'un accent sombre.*

Malheur à vous, monseigneur !

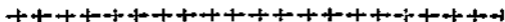
OVERTON.

Bob, suis-moi.

BOB.

Oui, mylord !... (*avec ravissement.*) Me voilà premier valet de chambre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III.

Le théâtre représente une salle très-riche à pans coupés. —
Au fond, une porte et deux panneaux de boiserie sculptée.
Une fenêtre à balcon dans le pan coupé de gauche, du même côté deux portes; à droite, une porte et une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MÉDECIN, préparant une potion sur la table à gauche, JOHN, OVERTON.

OVERTON, assis devant le feu; à John.

Vous avez bien entendu... Le duc de Kilkeny ne peut tarder à arriver avec sa fille; dès que leur carrosse paraîtra à la grille du château, vous viendrez m'avertir.

JOHN.

Oui, mylord... (*Il sort par le fond.*)

OVERTON, venant au Médecin.

Et vous dites, docteur, que la blessure du capitaine Williams sera difficile à guérir?

LE MÉDECIN.

Je le crains, mylord, le sang s'est épanché à l'intérieur, et il me reste peu d'espoir.

OVERTON.

Voyez encore, de grâce, ne négligez aucun soin...

LE MÉDECIN.

J'ai préparé cette potion dont l'effet peut amener une crise favorable, et avant de repartir, je vais la faire prendre moi-même au malade.

OVERTON.

C'est cela.

LE MÉDECIN.

Sa chambre est, je crois, du côté de la grande galerie.

OVERTON.

Oui, mais vous évilerez un long détour en prenant le passage dérobé par lequel je viens de vous conduire.

LE MÉDECIN.

Ah ! oui, je me rappelle... La porte était cachée dans cette boiserie ?

OVERTON *fait jouer un ressort, une porte s'ouvre dans la boiserie à droite.*

Le passage est de ce côté... au bout du corridor, vous trouverez l'appartement du blessé.

LE MÉDECIN.

Mille grâces, mylord...

Il sort par la petite porte qui se referme.

SCÈNE II.

OVERTON, *seul.*

Quoi qu'il arrive, me voilà sûr de ne plus trouver ce malheureux capitaine sur mon chemin... au moins, pour quelque temps... je voudrais être aussi tranquille du côté de Max ! J'ai réfléchi depuis hier à ses menaces... Ce drôle peut nuire à mon mariage... aussi, j'ai pris mes précautions, et si mes gens ont réussi... Ah ! voici justement maître Bob...

SCÈNE III.

OVERTON, BOB.

OVERTON, *vivement, en allant à Bob.*

Eh bien ! mes ordres ont-ils été exécutés ?

BOB.

A moitié, mylord.

OVERTON.

Comment cela ?

BOB.

Mylord nous avait recommandé de lui amener Max et Susannah.

OVERTON.

Eh bien ?

BOB.

Impossible de retrouver le premier, il avait quitté Loventry ; les gens de mylord se sont mis à sa poursuite, et ils ne peuvent manquer de le découvrir.

OVERTON.

Et Susannah ?

BOB.

Elle est là, mylord... mais l'enlèvement a été difficile !... Il y a eu des cris, de la résistance.

OVERTON.

Fais-la venir.

BOB.

La voici.

SCENE IV.

LES MÊMES. SUSANNAH,

conduite par des Valets qui l'entraînent ; elle est masquée.

SUSANNAH, se débattant.

Je veux savoir où l'on me conduit... laissez-moi... au secours... laissez-moi. (*Elle dégage une de ces mains et arrache son masque.*) Ah !... où suis-je ?... (*Elle regarde autour d'elle.*) Ciel ! mylord !...

Overton fait signe à Bob et aux domestiques de sortir, Susannah se précipite vers la porte du fond.

SUSANNAH.

Laissez-moi, je veux sortir...

OVERTON, barrant le chemin.

Impossible, ma belle !

SUSANNAH, avec violence.

Que me voulez-vous, enfin.

OVERTON.

Je veux que nous causions en amis.

SUSANNAH.

Ah ! mylord, l'ironie après la trahison ! Mais prenez garde, la violence qui m'est faite sera punie, car il me reste un vengeur.

OVERTON.

En vérité ?

SUSANNAH.

Max viendra vous demander compte de son bonheur détruit.

OVERTON.

Vous croyez ? j'en serais fâché pour lui.

SUSANNAH, étonnée.

Pour lui ?

OVERTON.

Vous comprenez bien, miss Susannah, qu'un homme comme moi ne peut rester exposé aux insolences d'un valet. Aussi, j'ai pris mes précautions.

SUSANNAH.

Comment ?

OVERTON.

En France, lorsqu'un gentilhomme veut se débarrasser d'un drôle qui le gêne, il y a les lettres de cachet ; mais, en Angleterre, où la civilisation est moins avancée, nous n'avons encore que les ordres de déportation.

SUSANNAH.

Et mylord en aurait un ?

OVERTON, le montrant.

Signé en blanc, comme vous voyez, et sur lequel je n'ai qu'à écrire le nom de l'Irlandais Max Adamson pour

le faire embarquer à Portsmouth avec les condamnés.

SUSANNAH.

Que dites-vous ?

OVERTON.

C'est une mesure philanthropique que nous devons à l'honorable parlement... Les Romains livraient autrefois leurs criminels aux tigres de l'arène, l'Angleterre livrera désormais les siens au scalpe des Indiens ; c'est un perfectionnement et une économie...

Il s'assoit à droite.

SUSANNAH, *épouvantée.*

Ah ! mylord, vous ne vous servirez pas de cet ordre !

OVERTON.

Pourquoi donc ?

SUSANNAH.

Non ; car si vous aviez voulu le faire, il était inutile de me le montrer, vous ne m'avez avertie que pour m'effrayer sur le sort de Max, pour exiger de moi quelque sacrifice !... Ne vous en défendez pas, mylord, j'en suis sûre... vous avez un marché à me proposer.

OVERTON.

Comment donc ; mais savez-vous, ma belle, que vous avez l'intelligence des affaires.

SUSANNAH, *avec indignation et mépris.*

Ah ! mylord, vous raillez une femme sans défense, vous la frappez à terre... c'est plus que de la barbarie... c'est de la lâcheté !...

OVERTON, *tressaillant.*

Susannah !

SUSANNAH.

Ayez au moins le courage de vous montrer ce que vous êtes, que je sache pourquoi vous m'avez fait conduire ici... Osez dire ce que vous voulez...

OVERTON, avec une colère contenue et se levant.

Ce que je veux ?... Eh bien ! miss Susannah, vous allez le savoir !... Je veux que la menace et la plainte se taisent, pour ne point être forcé de les étouffer ; je veux que le grain de sable écrasé sur ma route n'ait point l'orgueil de me faire trébucher ; je veux enfin rester maître de ma vie, parce que cet acte me rend maître de celle de Max, entendez-vous, miss Susannah !

SUSANNAH, troublée.

Mais il reste à lui donner suite, mylord, et Max n'est point en votre pouvoir.

OVERTON.

Il y sera tout-à-l'heure.

SUSANNAH.

Je ne vous crois pas.

OVERTON.

Vous le verrez, miss Susannah, et alors, écoutez bien ce que je vais vous dire. Si vous savez vous soumettre et vous taire, j'engage ma parole de gentilhomme que cet ordre ne sera pas exécuté ; mais à la première tentative pour me nuire, aussi vrai que je suis le comte Overton, j'écris là le nom de celui que vous aimez, et je l'envoie à un exil qui sera la mort !

SUSANNAH.

Grand Dieu !

OVERTON.

Que miss Susannah y réfléchisse !

SUSANNAH.

Par grâce, mylord !

OVERTON.

Assez !...

SCENE V.

OVERTON, BOB, SUSANNAH.

BOB, *accourant.*

Mylord ! mylord ! c'est monseigneur !

OVERTON.

Le duc de Kilkenny !... Allez, miss Susannah !

SUSANNAH.

Je vous en conjure...

OVERTON.

Il le faut... sortez !... mais, sortez donc !... (*Susannah entre à gauche. A Bob.*) Tu veilleras à ce que Susannah ne puisse quitter cette galerie...

BOB.

Les gens de mylord la gardent...

OVERTON.

Bien !...

BOB.

Une lettre de Palderman Kingston...

OVERTON.

De Kingston !... donne. (*Après avoir ouvert la lettre.*) Ah ! notre juif a mis l'argent à sa disposition, et il m'envoie les papiers... A merveille !... Bob ?

BOB.

Mylord ?

OVERTON.

Écoute ici... Tu connais le grand carrefour qui se trouve au bout du parc ?

BOB.

Près de la tour en ruines.

OVERTON.

Tu vas y courir, tu y trouveras un homme qui te de-

mandera ce que tu cherches, tu répondras : le juif Samuel.

BOB.

Comment ?

OVERTON.

Il te remettra alors un portefeuille rouge que tu m'apporteras sur-le-champ ici, et que tu ne remettras qu'à moi seul.

BOB.

Il suffit, mylord.

OVERTON.

J'entends le duc ; va, cours et reviens vite...

Bob sort par la porte à gauche du premier plan.

SCÈNE VI.

OVERTON, LE DUC, ÉLISABETH, JOHN.

JOHN, *annonçant*.

Monseigneur le duc de Kilkeny !...

OVERTON.

Ah ! comment m'excuser, mylord, c'était sur le seuil de cette demeure que je devais recevoir d'aussi nobles hôtes... Miss Elisabeth me pardonnera-t-elle de m'être laissé prévenir ?

LE DUC.

My lady Elisabeth vous remercie de vos gracieuses intentions, et se tient satisfaite, comme moi, de l'accueil qu'elle reçoit au château de Reldow.

OVERTON.

Je vous attendais avec impatience, j'ai vu le roi.

LE DUC.

Eh bien ?

OVERTON.

Au premier mot du projet que j'avais à lui faire con-

naitre, sa majesté a paru surprise.. Je croyais, m'a-t-elle dit, le duc de Kilkeny allié aux rebelles, et son nom était déjà inscrit sur la liste des gentilhommes écossais dont je devais punir les complots.

LE DUC.

Je le savais.

OVERTON.

Mais en choisissant pour gendre le fils d'un de mes compagnons d'exil, le duc me prouve que je m'étais trompé, et si cette alliance s'accomplit, je jure d'être désormais pour lui et pour les siens ce que je serais pour les plus dévoués de mes serviteurs.

LE DUC, à *Elisabeth*.

Vous entendez, ma fille.

ÉLISABETH.

Oui, mon père.

OVERTON.

C'est donc à mylady Elisabeth de parler maintenant, car elle seule peut tout décider ; sa volonté est désormais souveraine.

ÉLISABETH.

Mylord... avant de mourir, ma mère m'appela près de son chevet ; elle prit mon front dans ses mains déjà froides, et me dit en me montrant mon père : Paie-lui le bonheur qu'il m'a donné. Jusqu'ici j'ai tâché de le faire en me montrant fille soumise et tendre... J'accomplirai jusqu'au bout le vœu de ma mère !... j'obéirai.

LE DUC.

Alors, plus de retards ; ce n'est qu'en sentant sous mes pieds la terre d'Écosse que je me croirai en sûreté.

OVERTON.

Je suis prêt à vous suivre, mylord ; tous mes préparatifs sont achevés, et quand vous voudrez partir...

A l'instant...

Max paraît à la fenêtre du fond.

OVERTON, *allant à Elisabeth.*

Mais Elisabeth me permettra de la conduire.

ÉLISABETH, *hésitant.*

Mylord...

OLIVIER, *avec galanterie.*

Elle ne peut me refuser cette main qui va m'appartenir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAX, *à la fenêtre de gauche.*

MAX.

Pas encore, lord Overton !

OVERTON, *avec un cri.*

Max !

LE DUC.

Quel est cet homme ?

OVERTON, *allant à Max avec colère.*

Toi, ici !

MAX.

Vous avez oublié que je connaissais le château, mylord ; on gardait les portes, je suis entré par la fenêtre.

OVERTON.

Eh bien ! tu te seras livré toi-même...

Il va pour frapper sur le timbre de gauche.

MAX, *avec force.*

Ah ! je ne crains rien, car je me place sous la protection du duc de Kilkenny.

OVERTON, *qui allait frapper sur le timbre s'arrête.*
Comment ?

LE DUC.

Sous ma protection !

MAX, avec force.

C'est pour lui que je suis venu ; il me doit sa sauvegarde, et l'on ne peut m'atteindre sans toucher en même temps à son honneur.

OVERTON.

Ne l'écoutez pas, mylord, je vais le faire châtier...

LE DUC.

Arrêtez ! dès que cet homme se réclame de moi, je lui dois mon appui.

OVERTON.

Mais songez...

LE DUC.

Mylord, j'ai appris de mes pères à ne jamais repousser la prière du faible. L'inconnu qui a franchi mon seuil, l'ennemi même qui m'implore, me deviennent sacrés. — Qui que tu sois donc, approche ; tu as appelé le duc de Kilkenny, le voici... tu es maintenant à son ombre et en sûreté.

ELISABETH, vivement.

Parlez... que voulez-vous à mon père ?

MAX.

Je veux lui faire connaître ce que c'est que mylord Overton.

LE DUC.

Comment ?

ELISABETH.

Achevez !

MAX.

Pardon, mylady, mais les actions de mylord ne sont point de celles que l'on peut raconter tout haut et publiquement ; pour ceux qui les écoutent comme pour

ceux qui les racontent, il y aurait trop à rougir : je désire que le duc de Kilkeny puisse seul m'entendre.

LE DUC.

Laissez-nous, Élisabeth?... (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté ÉLISABETH.

LE DUC, assis, à Max.

Nous voilà seuls comme tu le demandais... que veux-tu?... que viens-tu faire ici ?

MAX.

Je viens d'abord, au nom des créanciers de lord Overton... c'est-à-dire de la moitié de la cité... Mylord sait que je les avais décidés à me choisir pour leur mandataire, dans ses intérêts...

OVERTON, assis.

Maladroit ! je l'avais oublié !

MAX.

Du reste, mes pouvoirs sont en règle... (*Il remet un papier au Duc.*) Mylord peut voir sur cette procuration les signatures des dits créanciers... deux pages de signatures !... Il y a des papistes, des puritains, des juifs... des hommes de toutes les croyances... sans compter ceux qui n'en ont pas... car la tolérance de mylord est sans limites... comme ses dettes... Malheureusement, ces braves gens se sont lassés d'être bafoués, et ils sont devenus intraitables depuis ce matin !

LE DUC.

Comment ?

MAX.

Oui, ils ont appris le prochain mariage de mylord, et vous comprenez leurs nouvelles exigences ! Un homme

comme lord Overton se marie bien moins pour lui que pour ceux à qui il doit ; c'est un acte de probité, une manière de solder l'arriéré grossi par le luxe, les maîtresses, le jeu !... (*Au Duc.*) Car mylord ne se doute pas combien les vices sont dispendieux à la cour !

OVERTON, avec éclat.

Misérable !

LE DUC, l'arrêtant.

Laissez, mylord... (*A Max.*) À combien montent les créances dont vous êtes mandataire ?

MAX

À une somme qui enrichirait cent honnêtes familles, mylord, somme dépensée tout entière sans but, sans générosité, sans plaisir ! quarante mille livres sterling !

LE DUC.

Quarante mille livres ! c'est moins que je n'avais supposé !

MAX, reculant stupéfait.

Quoi ? monseigneur savait ?

LE DUC.

Que c'était à moi de rétablir la fortune de lord Overton... lui-même en était convenu lors de notre première entrevue : mais pour oser l'insulter ainsi devant moi, pour te faire son dénonciateur, réponds à ton tour... Qui es-tu ?

MAX.

Qui je suis ?... hier encore j'étais le serviteur fidèle de cet homme, mylord ; j'aurais défendu sa vie en exposant ma vie, assuré son repos aux dépens de mon repos, sauvé son honneur en acceptant la honte pour moi, car

j'avais mis mon âme tout entière à ses gages sans espérer ni paiement ni reconnaissance, je m'étais fait, enfin, son esclave, son chien !...

LE DUC.

Toi !...

MAX.

Un seul intérêt existait dans ma vie, en dehors de ce dévouement, l'amour d'une femme obscure que j'avais choisie pour partager mon sort ; je n'avais point d'autre joie, mylord, c'était pour moi ce trésor du pauvre que les plus lâches respectent !... Eh bien ! le hasard a fait découvrir à mylord Overton la femme que j'aimais et, froidement, sans amour, rien que pour me punir du bien que je lui avais fait, il l'a déshonorée !

LE DUC, *se levant.*

Que dis-tu ! c'est impossible !... Avez-vous entendu, mylord ?

OVERTON.

Parfaitement.

LE DUC.

Et vous ne repoussez pas une pareille accusation ?

OVERTON, *ironiquement.*

Pardon, mylord, mais je suis tout entier à l'admiration...

MAX, *étonné.*

A l'admiration !

OVERTON.

Je savais maître Max grand artiste en fourberie, mais j'étais loin de le croire arrivé à cette merveilleuse perfection.

LE DUC.

Alors, cet homme a menti.

OVERTON, avec dédain..

Cet homme, mylord, est un valet chassé qui avait promis de se venger et qui a cru que, pour tenir sa promesse, il suffisait d'accuser... Mais quelles sont ses preuves? Où est la femme sacrifiée qui doit me reprocher sa perte, qu'il la montre à mylord.

MAX.

Lord Overton veut la voir.

OVERTON.

J'en serais ravi.

MAX, montrant la porte de la galerie à droite.

Alors, qu'il ouvre cette porte.

OVERTON, tressaillant.

Hein?...

MAX.

Elle est là...

LE DUC.

Que dis-tu?

MAX.

Les gens du comte l'ont enlevée ce matin à Loventry, et tout-à-l'heure, en franchissant ce balcon, j'ai aperçu une femme dans cette galerie : c'était Susannah !...

LE DUC.

Susannah !

MAX.

Je l'ai reconnue, j'en suis sûr... (A Overton.) Oh ! n'essayez pas de nier, mylord...

OVERTON.

Moi, nier?... Pourquoi nier que la nièce du fermier Brown fasse partie de ma maison?

MAX, vivement.

Il l'avoue... (Au Duc.) Alors, vous allez l'interroger, mylord... (Il frappe sur le timbre.)

OVERTON, *voulant l'arrêter.*

Que fais-tu ?

MAX.

Lord Overton n'a-t-il pas dit qu'il serait ravi de la voir ? Je veux lui donner ce plaisir.

OVERTON.

C'est inutile !

LE DUC.

Non, il faut que je lui parle. Comme père de celle qui va vous confier son avenir, je dois vous demander compte de votre passé. Pour un instant je suis votre juge ; c'est un droit que vous m'avez donné en prétendant à la main de ma fille... Si cet homme a voulu me tromper, honte à lui ! je vous l'abandonne ; mais s'il a dit vrai, tout est rompu entre nous et je reprends ma parole.

OVERTON.

Mylord !...

LE DUC.

Que Susannah vienne donc, puisqu'elle seule peut tout éclaircir.

OVERTON, *avec effort.*

Soit !... (*A John qui paraît au fond.*) Faites venir Susannah.

MAX, *avec joie.*

Enfin !

OVERTON, *au Duc.*

Mais mylord doit comprendre que si je permets à sa dignité et à son âge un pareil éclaircissement, je ne puis l'accepter en présence d'un drôle dont l'effronterie a déjà trop éprouvé ma patience : quand le juge interroge, les valets se retirent.

MAX.

Mais l'accusateur reste, mylord !... (*Au Duc.*) Que

monseigneur ne craigne rien ; d'ailleurs, mon respect pour lui imposera silence à mon indignation... Susannah peut venir.

OVERTON.

La voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SUSANNAH.

SUSANNAH.

Que veut-on de moi?... Dieu ! Max !

LE DUC.

Approchez...

SUSANNAH, regardant Overton, bas.

En votre pouvoir !... (*Elle passe devant Overton.*)

OVERTON, bas.

Si vous dites un mot, il est perdu.

LE DUC.

Approchez... Approchez, Susannah, approchez sans crainte ; vous êtes ici protégée par moi... (*Mouvement de Susannah.*) par la loyauté de lord Overton. Vous pouvez parler sincèrement sans que mylord s'en offense... il vous le promet...

OVERTON.

Et miss Susannah peut être sûre que je tiendrai rigoureusement toutes mes promesses.

LE DUC.

Est-il vrai que vous connaissiez cet homme ?

SUSANNAH, tremblante.

Oui... oui... mylord...

LE DUC.

Il a reproché tout-à-l'heure à lord Overton une trahison odieuse dont vous avez été la complice... (*Mouvement de Susannah.*) la victime, peut-être !... Il a dit

que vous aviez été conduite ici par surprise, que vous y étiez retenue par violence...

SUSANNAH, *harbutiant.*

Et... qu'a répondu mylord?

OVERTON.

Moi? rien! J'aurais pu châtier sur le champ une pareille insolence... (*Il tire de sa poche un papier.*)

SUSANNAH, *à part.*

L'ordre d'exportation!

OVERTON, *allant à la table.*

J'ai mieux aimé que miss Susannah vienne elle-même tout décider.

SUSANNAH.

Moi?...

OVERTON, *assis.*

Qu'elle parle, j'écoute... et j'attends... (*Il prend une plume d'un air d'indifférence. — Mouvement de Susannah.*) De quoi a-t-elle à se plaindre?

SUSANNAH, *saisie.*

De rien... de rien, mylord.

MAX, *à part.*

Dieu!

LE DUC.

Ainsi dans tout ce qui s'est passé vous n'avez le droit de faire aucun reproche au comte Overton?...

Susannah regarde Overton qui tient une plume comme s'il était prêt à écrire le nom de Max.

SUSANNAH.

Non...

LE DUC.

Et vous êtes ici librement?

SUSANNAH.

Librement.

LE DUC, à Max.

Tu l'entends !

MAX, stupéfait.

J'entends, mylord... j'entends et je cherche à comprendre !...

LE DUC.

Ton accusation était un mensonge qu'on n'ose soutenir devant le comte.

MAX, avec éclat.

Mylord ! elle vous trompe ! j'aurai la preuve de ce que j'ai dit... (*Montrant Overton.*) Je confondrai cet infâme...

SUSANNAH, avec un cri d'effroi.

Taisez-vous, Max !... Ne le croyez pas, monseigneur... (*À Overton, bas.*) Mylord, je n'ai rien dit, grâce !

OVERTON.

Ne craignez rien, Susannah... (*Au Duc.*) Tout est éclairci, maintenant vous connaissez cet homme... Rentrez, Susannah ! rentrez...

LE DUC.

Venez, mylord.

MAX, au Duc.

Mais, monseigneur !

LE DUC, avec mépris.

Pas un mot de plus.

MAX.

Je vous en conjure...

LE DUC.

Silence !... (*Il sort avec Overton.*)

SCÈNE X.

MAX, seul, suivant le Duc.

Parti ! Va donc, puisque tu ne veux rien voir, ni

rien entendre !... Mais non, j'ai tort de l'accuser ; il a vu Susannah, il l'a entendue... malheureux fou que je suis ! et sans me l'avouer à moi-même, j'espérais qu'elle eût pu justifier sa faute, prouver que mylord était le seul coupable ! et tous deux sont d'accord ; tous deux m'ont trahi !... Ah ! je ne veux plus avoir d'espérance qu'en moi seul... ma vengeance est aux mains de Kingston... Ce matin je me suis rappelé les papiers qu'il offrait de vendre. J'ai voulu les connaître... Je sais maintenant qu'ils prouvent l'infamie de mylord !... Ah ! si j'avais eu la somme demandée !... ces preuves seraient maintenant en mon pouvoir ; mais cette somme il faut que je la trouve... je la trouverai...

SCÈNE XI.

BOB, *entrant par la gauche*, MAX.

MAX.

Ah ! Bob !... avec la grande livrée ?

BOB, *se retournant*.

Plait-il ?... Tiens, c'est ce pauvre diable de Max ! Je ne te reconnaissais pas, mon cher !

MAX.

Je t'ai reconnu tout de suite, moi... le ridicule frappe de loin.

BOB, *passant à droite*.

Comment ? Ah ! je conçois ! maître Max se venge de sa disgrâce par des bons mots ! il veut prouver qu'il a de l'esprit...

MAX.

Et c'est une preuve que tu ne feras jamais, toi !

BOB.

Passi bête. L'esprit chez un valet, c'est comme la beauté chez une pauvre fille, une véritable maladie ! Quand

le maître ne s'en sert pas (de l'esprit), il le craint et il s'en venge.

MAX, *à part.*

Ce misérable a un instinct de bassesse qui ressemble à de la profondeur.

BOB, *assis à droite et raillant.*

Aussi, vois-tu, si j'avais un conseil à te donner, ce serait de renoncer à jouer le rôle d'homme habile et de borner ton ambition à devenir un de ces drôles subalternes destinés à cirer un parquet, à seller un cheval, à annoncer un visiteur... voilà ton horoscope.

MAX.

Je vois que M. Bob a de la mémoire? Et il remplit ici mes anciennes fonctions?

BOB.

Cemme tu le vois, mylord m'a accordé toute sa confiance.

MAX.

A toi?... Voilà déjà qui me venge de lui.

BOB.

Il vient de me charger d'une mission importante.

MAX.

De l'argent à emprunter sans doute.

BOB.

Non, des papiers à recevoir...

MAX, *tressaillant.*

Des papiers qui viennent de Londres.

BOB.

Juste.

MAX, *vivement.*

Envoyés par Kingston.

BOB.

C'est cela.

MAX, *vivement.*

Et renfermés dans un portefeuille rouge.

BOB.

Qui m'a été remis.

MAX, *vivement.*

A toi ?

BOB, *le montrant.*

Regarde !

MAX, *vivement.*

Ah ! je le reconnais... (A part.) C'est celui que l'aldermann m'a montré... ma vengeance est là... (Haut, *vivement à Bob en l'entraînant à gauche du théâtre.*) Viens ici, toi !

BOB, *résistant.*

Hein ! un moment !

MAX, *très-vivement.*

Tais-toi et écoute.

BOB, *plus blessé.*

Du tout.

MAX.

Il y va de ta fortune !

BOB.

De ma fortune !... (Se découvrant.) Parlez, M. Max.

MAX, *regardant autour de lui.*

Plus bas !

BOB, *baissant la voix.*

Parlez !

MAX.

Les papiers que contient ce portefeuille, il faut que tu me les livres... Pour les avoir, je te donnerai tout ce que je possède !

BOB.

J'aimerais mieux tout ce que tu ne possèdes pas.

MAX.

J'ai cent guinées.

BOB.

Cent guinées... ce n'est pas assez pour tranquilliser la conscience d'un honnête homme...

MAX.

Eh bien ! j'emprunterai ! tu en auras deux cents !

BOB.

Non, non... (*Overton entre.*)

OVERTON, à part.

Que dit-il ?

BOB, émerveillé.

Trois cents guinées.

MAX.

Trois cents guinées qui te seront payées aujourd'hui même, si tu me remets ce portefeuille.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, OVERTON, se montrant.

OVERTON.

Le portefeuille de Kingston...

Il saisit le portefeuille entre les mains de Bob.

MAX.

Mylord Overton !

OVERTON.

Encore toi ! Ah ! c'est aussi par trop me braver ! je te trouverai donc toujours sur mon chemin.

MAX.

Toujours, mylord.

OVERTON.

Ainsi, ce n'est pas assez de tes insolences de tout-à-l'heure ? tu viens ici essayer la corruption ; tu veux surprendre mes secrets, tu espères me perdre !

MAX.

Et je vous perdrai.

OVERTON, *ironiquement.*

Avec ces papiers ?

MAX.

Mon Dieu ! qui sait ! un hasard me les enlève, un
hasard peut me les rapporter.

OVERTON, *allant à la cheminée.*

Le hasard ne rapporte point ce qui n'existe plus...

Il jette les papiers dans le feu.

BOB et MAX.

Ah !

OVERTON, *à Bob.*

Active ce feu.

BOB, *avec empressement.*

Oui, mylord...

Il s'approche de la cheminée et paraît arranger les papiers
dans le feu pour qu'ils brûlent.

OVERTON, *à Max.*

Et maintenant dis à la flamme de te les rendre.

Il va au fond et parle bas à des domestiques.

MAX, *à part, avec rage.*

Oh ! encore un espoir perdu !... Il y a une malédic-
tion sur moi ?... (*Se raidissant.*) N'importe... je lasserai
la mauvaise fortune... (*à Overton.*) Vous triomphez,
mylord, mais ce sera pour peu de temps, vous me re-
verrez bientôt.

OVERTON, *qui a renvoyé Bob.*

Un moment, maître Max, nous ne pouvons nous quit-
ter ainsi ; avez-vous oublié les quarante mille livres
sterling que vous veniez réclamer ? les voici... (*Il pose
sur la table des billets de banque.*) Veuillez écrire la
quittance.

MAX.

Soit, mylord... (*Il se met à la table et écrit.*)

OVERTON.

Maitre Max voit que je profite de ses conseils, que je me range ! Me voilà libre de mes créanciers ; mais puisque je mets de l'ordre dans mes affaires, je veux m'acquitter également envers maitre Max.

MAX, *qui a remis à Overton le reçu qu'il vient d'écrire et qui a pris les billets de banque.*

Envers moi.

OVERTON.

Sur-le-champ... (*Montrant Graft qui vient de rentrer avec deux domestiques.*) Et voici ceux qui doivent régler nos comptes.

MAX, *reculant.*

Comment ? pourquoi ces gens, mylord ?

OVERTON.

Faites ce que je vous ai dit...

Les deux domestiques saisissent Max.

MAX, *se débattant.*

Ah ! que voulez-vous ? Malheureux ! prenez garde... songez que vous serez responsable devant la loi de toute violence...

OVERTON.

Qu'il approche...

On force Max à redescendre le théâtre.

MAX, *résistant.*

Non... laissez-moi... que prétendez-vous faire... en voulez-vous donc à ma vie ?

OVERTON, *ironiquement.*

Allons, orgueilleux ! te crois-tu assez d'importance pour que l'on s'embarrasse que tu meure ou que tu vives ?

MAX.

Que voulez-vous, alors ?

OVERTON.

Je veux t'infliger la correction du seigneur à son serf, du maître à son valet insolent. Avec les hommes on se sert de nobles armes, mais pour les laquais, il n'y a que le bâton...

Il montre du doigt Graft qui tient un bâton à la main.

MAX, *reculant avec un cri.*

Ah ! vous ne ferez pas cela, mylord !... Je vous ai insulté : si vous me laissez échapper, je vous perdrai !... Ayez au moins le courage de vous débarrasser d'un ennemi, ne vous vengez pas lâchement, osez suivre votre colère ; tuez-moi !

OVERTON.

A genoux !

MAX.

Jamais ! Laissez-moi... misérables... laissez-moi !...

Graft fait plier Max et le force à tomber à genoux.

MAX, *poussant un cri de désespoir et se débattant en vain.*

Oh ! lâche !... tu abuses de la force !...

OVERTON, *à Max.*

Maître Max peut crier si cela le soulage !

MAX.

Parce que tu es sûr qu'on ne pourra m'entendre, bourreau ! Mes cris te réjouiraient !... (*Ayant l'air de prendre son parti et se dominant.*) Non, je ne crierai pas, mais je parlerai.

OVERTON.

A ton choix !...

Il fait signe à Graft, qui lève le bâton et frappe.

MAX, *élevant la voix.*

Je dirai ce que prouvaient les papiers livrés par Kingston...

OVERTON.

Comment...

MAX, *plus haut.*

Ils prouvaient par quel moyen, après la bataille de Worcester, un lâche était devenu héritier des titres et des biens d'un parent proscrit...

OVERTON, *à Graft.*

Frappe donc, malheureux.

MAX, *plus haut.*

Comment il avait dénoncé à Cromwell le comte Overton, fugitif...

Graft s'arrête.

OVERTON.

Frappe plus fort.

MAX, *plus haut.*

Je dirai le nom de l'infâme.

OVERTON, *aux valets.*

Assez, sortez tous, sortez...

MAX, *toujours à genoux, avec une ironie insultante.*

Ab ! c'est vous qui cédez, mylord ! je ne sentais pas vos coups et vous avez eu peur de mes paroles.

OVERTON, *aux valets qui achèvent de se retirer, avec emportement.*

Sortez !... (*S'avançant brusquement vers Max.*)

Ainsi, Kingston t'avait montré ces actes ?

MAX.

Aujourd'hui même, quand je me suis présenté à lui en votre nom.

OVERTON.

Toi ! au fait, qu'importe, ne viennent-ils pas d'être

détruits sous mes yeux ; il n'existe désormais aucune preuve...

MAX.

On peut en retrouver, mylord !

OVERTON.

Tu n'en auras point le temps. *(Il tire l'ordre d'exportation de sa ceinture et le montre. Il va écrire le nom de Max à la table de gauche.)* Car bientôt tu ne seras plus à craindre pour personne.

MAX.

Quel est donc ce papier ?

OVERTON.

Ton arrêt de mort !... *(Il sort précipitamment.)*

SCÈNE XIII.

MAX tressaille, puis éclate de rire avec effort.

De mort !... Ah ! ah ! ah !... mylord croit m'épouvanter... lâche et sot !... n'a-t-il donc pas vu que, là, tout-à-l'heure, sous ses coups je riaais, et maintenant encore... sous sa menace je ris... je... *(Éclatant en sanglots.)* Non, je pleure, mais d'impuissance, de désespoir, de rage ! Battu, moi battu ! par ses ordres... devant lui... à ses genoux... j'étais à ses genoux !... Oh ! c'est de ma faute ! j'ai voulu détruire pierre à pierre l'édifice de sa prospérité, le faire passer par toutes les angoisses de la ruine et pour avoir la vengeance plus complète, je l'ai trop retardée !... Ah ! j'aurais dû comprendre que la meilleure était la plus prompte, la plus sûre, il fallait le tuer !... oui... mais il en est temps encore... Le voilà qui s'avance vers le carrosse du duc de Kilkeny... ils vont partir !... Ah ! je ne lui laisserai pas le temps de m'échapper... *(Il court à la porte du fond ; on l'entend verrouiller en dehors.)* Dieu !

quel est ce bruit?... (*Il essaie d'ouvrir la porte.*) On a fermé cette porte... (*On entend fermer de même les portes à droite et à gauche.*) Celles-là aussi !... je suis enfermé !... (*Il écoute.*) Et j'entends des pas... des cliquetis d'armes... Lord Overton oserait-il accomplir sa menace ! voudrait-il me faire égorger !... moi, mourir ici ?... oh ! non, non, mon Dieu ! encore un jour, encore une heure ; vivre assez seulement pour me venger !... Ils viennent... où fuir... comment échapper !... aucune issue !... (*Ses regards tombent sur la boiserie.*) Oh ! je me rappelle ! il y avait dans ces boiseries une porte secrète...

Il cherche à tâtons dans la boiserie, rencontre le ressort ; la porte s'ouvre, il disparaît.

BOB, en dehors.

Gardez toutes les portes !... (*Entrant.*)

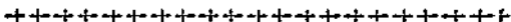
TOUS.

Personne.

BOB, courant à la fenêtre.

Tiens ! son manteau près de la fenêtre .. ah ! il s'est envolé !

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE IV.

Le théâtre représente une salle gothique ; portraits de famille tout autour ; entrée par une porte placée au fond, vers la droite ; portes des deux côtés. Le portrait du duc de Kilkenny et un autre portrait couvert d'un voile noir occupent le fond ; entre eux un faisceau d'armes, un prie-dieu, également au fond, vers la gauche. — Table du même côté ; fauteuil près de cette table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, *seul*.

Combien l'aspect de ces lieux a réveillé en moi de plaies mal fermées... (*Il regarde les portraits.*) C'est en revoyant ces images des aïeux que j'ai mieux senti mon abaissement et ma misère... noble succession d'hommes voués à l'honneur qui finit au portrait d'un fils... que je ne veux plus nommer!.. Ah! encore ce souvenir!... pourquoi y revenir sans cesse?... ici rien ne doit désormais me parler de lui ; ce portrait qui rappelait ses traits... (*Il montre le portrait voilé.*) Je l'ai fait couvrir d'un voile de deuil, j'ai retranché de la famille jusqu'à son image!... il doit être désormais pour moi, comme s'il n'avait jamais existé...

Il s'assoit près de la table et reste absorbé dans une sombre douleur.

SCÈNE II.

LE DUC, L'INTENDANT, *entrant par la droite*.

L'INTENDANT.

Monseigneur, l'attorney vient d'apporter ces actes dressés pour le mariage... (*Le Duc ne répond pas.*) La

chappelle est prête et l'on attend les ordres de monseigneur... (*Même silence.*) Mylady Elisabeth demande à voir son père.

LE DUC, *qui n'a entendu que le dernier mot relève la tête en tressaillant vivement.*

Qui demande à voir son père?... mon fils?... il est venu?

L'INTENDANT.

Pardon, monseigneur, j'ai dit mylady Elisabeth.

LE DUC, *rentrant dans son accablement.*

Ah!... tout-à-l'heure!... (*A part.*) Ce n'est pas lui!... il ne viendrait pas solliciter son pardon!...

L'INTENDANT.

Le comte Overton vient de descendre dans la grande salle pour recevoir les invités.

LE DUC.

C'est bien!... je vais le rejoindre!

L'INTENDANT.

Faudra-t-il faire attendre le secrétaire de monseigneur?

LE DUC.

Olivier?...

L'INTENDANT.

Il arrive à l'instant!

LE DUC.

Qu'il entre, qu'il entre sur-le-champ... (*L'Intendant va à la porte de gauche pour faire entrer Olivier, puis il sort.*) Il doit m'apporter des nouvelles de Londres.

SCÈNE III.

OLIVIER, LE DUC.

LE DUC, *allant au-devant d'Olivier.*

Ah! vous avez bien tardé, sir Olivier.

OLIVIER.

J'ai fait autant de diligence que je l'ai pu, mylord ;
mais la chancellerie retenait les titres.

LE DUC.

Me les rapportez-vous ?

OLIVIER.

Avec la réponse à la demande de mylord...

Il donne des papiers au Duc.

LE DUC.

Donnez !... (*A part.*) Après les promesses faites au
comte, elle ne peut être que favorable... (*Ouvrant une*
dépêche.) Oui... c'est bien ce que j'avais demandé...
(*Il lit.*) Autorisation au duc de Kilkeny de faire passer
ses biens et ses titres au gendre qu'il aura accepté.

OLIVIER.

Que dites-vous, mylord ?

LE DUC.

De cette manière, du moins, le nom de Kilkeny ne
périra pas complètement.

OLIVIER.

Ainsi, ce gendre, mylord, vous l'avez choisi ?

LE DUC.

Il est ici.

OLIVIER.

Ici ?...

LE DUC.

Et je veux lui apporter sur-le-champ cette heureuse
nouvelle... Vous nous rejoindrez à la chapelle, Olivier.

OLIVIER.

A la chapelle ?... quoi ! mylady Elisabeth ?...

LE DUC.

Épouse dans un instant le comte Overton...

Il sort par la droite.

OLIVIER.

Dieu !...

SCENE IV.

OLIVIER, puis ÉLISABETH, entrant par la gauche.

OLIVIER.

Ai-je bien entendu?... Elisabeth à un autre, au comte Overton... oh ! non, je ne puis le croire !...

ÉLISABETH.

Olivier !... ah ! je viens d'apprendre votre retour.

OLIVIER, reculant.

Ce voile... cette parure... Elisabeth... ce que le duc vient de me dire est donc vrai !... Et vous avez consenti !... vous !... ô mon Dieu !... mais j'étais donc fou, moi, quand j'ai cru... quand j'ai espéré... Vous épousez le comte Overton !...

ÉLISABETH.

Ah ! si vous saviez ce que je souffre... Cette alliance, j'ai voulu la repousser d'abord ; je suis tombée aux genoux de mon père...

OLIVIER.

Et il a résisté ?

ÉLISABETH.

Pour toute réponse il m'a montré des lettres qui lui annonçaient la confiscation prochaine de tous ses biens et son arrestation.

OLIVIER.

Dieu !

ÉLISABETH.

Comprenez-vous, Reynolds ? mon père arrêté, soumis à un jugement, condamné peut-être... Ah ! pour l'empêcher j'aurais donné ma vie ; on me demandait

mon bonheur, je n'ai point hésité, j'ai consenti à un mariage qui pouvait seul le sauver !

OLIVIER.

Et s'il ne le sauvait pas ?...

ÉLISABETH.

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER.

Vous ne connaissez pas le comte Overton, mylady ; mais à Londres on me l'a fait connaître !... Une fois assuré de l'héritage de votre père, peu lui importera son salut... Le duc est trompé comme vous, il croit vous sauver, et il vous perd ; vous croyez lui acheter un protecteur, et vous ne lui donnez qu'un maître...

ÉLISABETH.

Ciel !...

OLIVIER.

Vous n'accomplirez pas ce sacrifice inutile, non, je ne le permettrai pas... Loin de nous ces froides résignations qui ne sont que des lâchetés de l'âme : quand on a du courage on ne partage point le malheur de la femme qu'on aime, on la sauve !... (*Allant à Elisabeth.*) Donnez-moi votre main, mylady ; allons trouver ensemble votre père, et je lui déclarerai loyalement mon amour... Je lui dirai que vous l'aviez accepté... que rien ne peut désormais vous arracher à moi !...

Le Duc entre.

ÉLISABETH.

Ah ! craignez sa colère !...

OLIVIER.

S'il s'emporte, nous tomberons à genoux devant lui, les mains jointes, nous lui rappellerons le temps où il était jeune, nous lui parlerons de ceux qu'il a aimés, nous chercherons enfin la route de ce cœur fermé, et

quand nous ne trouverons plus rien à dire, mylady, eh bien ! vous aurez les larmes... que peut-on répondre à une femme qui pleure !...

ÉLISABETH.

Oui, vous avez raison, venez... oui, j'oserai parler à mon père !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Il vous écoute !...

ÉLISABETH.

Ah !...

OLIVIER.

Le duc !...

LE DUC, à Olivier.

Mais c'est à vous seul qu'il veut répondre, sir Reynolds.

ÉLISABETH, reculant.

Mon père !...

Le Duc fait un geste, Élisabeth recule et va tomber à genoux sur le prie-dieu placé au fond.

LE DUC, à Olivier.

Et maintenant, parlez !...

OLIVIER, avec hésitation.

Puisque monseigneur était là... je n'ai rien à lui apprendre ! il a tout entendu, il doit nous avoir pris en pitié...

LE DUC.

De la pitié !... Il y a dix ans, sir Reynolds, que j'en ai eu pour un orphelin ; en le voyant à genoux dans le sang du colonel Mortimer, j'allai le relever ; je l'arrachai, au péril de ma vie, du milieu des ennemis ; je l'a-

menai à mon foyer où il a grandi, non en serviteur, mais en égal...

OLIVIER, *ému.*

Je ne l'ai pas oublié !

LE DUC.

Mais cet orphelin, pendant dix ans mon obligé, mon hôte, il se dresse aujourd'hui contre moi ; il veut se faire le maître de ma volonté, il me menace !

OLIVIER.

Moi, mylord ?...

LE DUC.

Déjà abandonné par mon fils, je n'avais plus qu'une fille dont la soumission consolait ma vieillesse ; il songe à me la disputer !...

OLIVIER, *embarrassé.*

Mylord !...

LE DUC.

Eh bien ! soit, je ne lutterai pas contre lui ; mais, à mon tour, j'implorerai sa générosité !...

ÉLISABETH, *se redressant au prie-dieu.*

Oh !...

OLIVIER.

Que dites-vous ?

LE DUC.

Je lui demanderai de ne pas enlever au vaincu sa seule chance de salut, de ne pas briser la dernière joie du vieillard, de laisser au père ses espérances et ses droits ; et cela, sir Reynolds, je le demanderai comme il convient à un suppliant, le front courbé... et la tête nue !...

Il se découvre.

ÉLISABETH.

Dieu !...

OLIVIER, avec un cri et tombant à genoux.

Ah ! pardon, mylord !... je vous dois tout... votre volonté est sacrée pour moi !... je partirai aujourd'hui !

LE DUC, lui prenant la main pour le relever.

Je l'avais espéré !

OLIVIER.

Notre armée passe en Hollande, je trouverai une place parmi les volontaires, et je pourrai du moins combattre...

LE DUC.

Vous nous reviendrez un jour, Olivier...

OLIVIER.

Moi ?... (*D'une voix étouffée.*) Adieu, mylord !...

ÉLISABETH.

Olivier !...

OLIVIER.

Adieu !...

Il sort précipitamment par la gauche.

ÉLISABETH, s'élançant vers son père.

Ah ! mon père !... arrêtez-le !...

LE DUC.

Silence !... mylady !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OVERTON, UN DOMESTIQUE, accourant par la porte du fond à droite.

LE DOMESTIQUE.

Le comte Overton !

ÉLISABETH.

Ah !...

OVERTON.

Les hôtes du duc de Kilkeny sollicitaient l'honneur de lui être présentés...

LE DUC.

Fort bien ! je serai heureux de pouvoir encore une fois recevoir le petit nombre d'amis que m'a laissés la défaite.

OVERTON, à Elisabeth.

Mylady Elisabeth sait-elle que le pasteur nous attend ?

ÉLISABETH, avec saisissement.

Déjà?... (*Allant vivement au Duc.*) O mon Dieu !... mon père !...

LE DUC, l'interrompant.

Donnez la main au comte, mylady !...

Élisabeth, intimidée, donne sa main au Comte qui se prépare à sortir avec elle.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OLIVIER, MAX

Au moment où Overton et Elisabeth vont sortir, on entend du bruit au dehors. Des voix s'élèvent comme si on se querellait. On entend crier :

Je veux voir mylord ! — C'est impossible ! — Il le faut !

OLIVIER, au dehors.

Place ! place ! il faut qu'il parle à mylord !

DOMESTIQUES.

Non.

MAX, se précipitant sur le théâtre.

Et moi, je te dis que je lui parlerai !

OVERTON.

Max !

ÉLISABETH, à part.

Avec Olivier !

MAX, à Overtou.

Je vous avais promis que nous nous reverrions, mylord.

OVERTON.

Échappé ?

MAX.

Malgré vos portes de chêne ! Et la preuve que je ne vous gardé pas rancune, c'est que je vous cherchais.

LE DUC.

Comment ?

MAX.

On a voulu me défendre l'entrée, mais j'ai heureusement trouvé le secrétaire de mylord à qui j'ai fait comprendre d'un mot que le duc de Kilkeny ne pouvait refuser de me recevoir.

LE DUC.

Et pourquoi cela ?

MAX.

Parce que je lui apportais une lettre de son fils.

LE DUC, *la prenant vivement.*

De mon fils !... Ah ! donne !... ou plutôt, non ; j'ai promis de n'en plus recevoir !

ÉLISABETH, *la prenant.*

Mais moi, mon père, je n'ai rien promis.

LE DUC.

Que veut-il de moi ? pourquoi m'écrire ?

ÉLISABETH, *qui a lu la première ligne.*

Oh ! écoutez !... (*Elle lit.*) « Mon père, si cette lettre vous parvient, ne refusez par de la lire, car, pour la première fois depuis que j'existe, j'ai écrit ces lignes le cœur serré et les yeux humides. L'heure du remords est venue, mon père... je me repens !... »

Est-ce possible ?

ÉLISABETH, *continuant.*

« Je me repens, non du tort que j'ai pu faire à mon bonheur, à mon repos, à mon honneur même ; mais de mon ingratitude envers vous, mon père !... »

LE DUC, *vivement, avec joie.*

Il y a cela ?

ÉLISABETH.

Regardez !

LE DUC, *prenant la lettre et lisant.*

Oui... « De mon ingratitude envers vous, mon père !... »

ÉLISABETH.

Ah ! continuez !

LE DUC, *lisant.*

« Ne pouvant aller moi-même solliciter votre pardon, je confie cette lettre à Max, que le hasard vient de conduire près de moi au château de Reidow... (*Mouvement d'Overton.*) Il vous dira ce que je ne puis écrire, car il a vu mon repentir. »

ÉLISABETH, *avec un élan de joie.*

Vous entendez, mon père !

LE DUC, *éperdu.*

Oui, tu avais raison !... Elisabeth... (*Il embrasse sa fille.*) Ah ! il y a dix années que j'attendais cette heure, et ma colère n'était que la douleur de ne pouvoir pardonner ! Mais il se repent... il a pensé à son père !... il veut racheter le passé !... c'est écrit, vois !... J'ai retrouvé mon fils !... (*Il baise la lettre.*) Mais je veux l'aider dans cet effort ; c'est mon devoir !... Il faut que je le voie, qu'il vienne !... Amène-le-moi... où est-il ?

MAX, avec tristesse.

Vous n'avez point fini votre lecture, mylord.

ÉLISABETH.

En effet... (*Regardant la lettre.*) Ah ! vite, mon père... (*Elle montre l'endroit.*)

LE DUC, relisant.

La lettre est interrompue !

ÉLISABETH.

Il y a plus bas quelques lignes...

LE DUC.

D'une autre écriture...

OLIVIER et OVERTON.

Comment !

LE DUC, qui s'est rapproché de la fenêtre pour mieux voir, lit.

« Les mots que monseigneur le duc vient de lire ont été les derniers écrits par son fils, quelques instans avant sa mort. »

ÉLISABETH.

O ciel !

LE DUC.

Non, j'ai mal lu, j'ai mal lu... « Quelques instans avant sa... sa mort... »

Il tombe sur le fauteuil, à gauche.

OLIVIER, le soutenant.

Monseigneur !...

ÉLISABETH, courant à lui.

Ah !...

LE DUC, égaré.

Mort !... quand il se repentait, quand il redevenait digne de ce nom qui tombe avec lui !... mort, lui jeune

et fort!... Et je vis, moi, vieillard inutile; je reste seul au monde, sans amis, sans famille, sans enfans!...

ÉLISABETH, à genoux près du fauteuil.

Mon père!...

LE DUC, la r. pousant et se levant.

Laissez-moi... laissez-moi!... mon fils est mort, et il n'a pas su que je lui pardonnais; je n'ai pu ni le bénir, ni l'embrasser une dernière fois!... je ne dois plus le revoir... le revoir, lui, non, mais son image me reste... elle, du moins, je veux en jouir!... oui, je veux désormais qu'elle soit présente à mes yeux... (*Allant au fond devant le portrait voi. à.*) O mon fils, ton repentir t'a absous!... reprends ta place dans la famille...

Il arrache le voile et tombe à genoux devant le portrait.

MAX, à Overton en lui montrant le portrait.

Reconnaissez-vous ces traits, mylord?

OVERTON.

Dieu!..

MAX, avec force.

Ce sont ceux du capitaine Williams que vous avez tué!...

LE DUC.

Que dis-tu?

ÉLISABETH et OLIVIER.

Lui!

LE DUC.

Qu'il a tué?

MAX.

Il y a un mois, au village de Loventry, pendant la nuit et sans témoins!

OVERTON.

Mensonge, monseigneur! il y en avait un; le combat fut loyal!

MAX, *vivement*.

Ainsi il avoue... c'est lui le meurtrier.

LE DUC.

De mon fils... (*A Overton.*) Toi... c'est toi qui l'as frappé!... Ah! tu n'as pas achevé ton œuvre; il te reste encore à tuer le père!...

Il court au faisceau d'armes.

ÉLISABETH, *le retenant*.

Que faites-vous?...

OLIVIER, *l'arrêtant*.

Mylord!...

LE DUC, *le repoussant*.

Laissez-moi!... Défends-toi, comte Overton!...

OVERTON.

Ne l'espérez pas, mylord; un hasard funeste a pu me forcer à combattre le capitaine: contre lui, les chances étaient égales; mais contre vous, ma main restera désarmée... Je me bats, monseigneur, je n'assassine pas.

OLIVIER.

Oh! si j'étais noble!...

LE DUC, *vivement*.

Que veux-tu dire?

OLIVIER.

Si j'étais noble!... Je suis jeune, moi, et mylord ne pourrait me refuser satisfaction!

LE DUC.

Tu vengerais mon fils!

OLIVIER.

Au prix de mon sang!

LE DUC.

Et pour cela il ne te faut qu'un nom, qu'un titre... Prends les miens.

Comment ?

LE DUC.

A toi ma seigneurie de Kilkenny qui te fait duc ; à toi mes domaines de Glenor et d'Aubarton qui te donnent rang au Parlement, à toi tous mes biens, tous mes privilèges, toute ma noblesse ; je te choisis pour héritier, je l'adopte pour fils.

OLIVIER.

Pour votre fils !... (*allant à Overton.*) Mylord, vous me rendrez raison de la mort de mon frère !

OVERTON, *avec hauteur.*

Je pourrais contester les droits de sir Reynolds à la vengeance qu'il demande ; mais puisque mylord l'exige absolument ; puisqu'il oublie les paroles données et qu'il ne me veut plus que pour ennemi... j'accepte !... ce sera un combat à mort !...

ÉLISABETH *et* MAX.

Ah !

OLIVIER.

A mort ! ..

OVERTON.

Sir Reynolds me trouvera près du lac avec mes témoins.

LE DUC.

Nous y serons !

OVERTON.

Alors, dans une heure...

Il sort par la porte de droite, au fond.

SCÈNE VIII.

MAX, ÉLISABETH, LE DUC, OLIVIER.

ÉLISABETH, *tombant sur le fauteuil à gauche.*
O mon Dieu ! mon Dieu !

MAX, qui est près d'elle et qui l'a entendu.

Du courage, mylady, du courage, comme tant d'autres condamnés au deuil éternel de leurs joies !... Qui n'a pas à porter le souvenir d'un être aimé qu'il a vu disparaître dans la tombe... ou dans la honte ! Vous pourrez vivre, mylady... je vis bien, moi !

OLIVIER, faisant un mouvement vers Élisabeth.

Miss Elisabeth !

LE DUC, l'arrêtant.

Restez !... Et vous, mylady, debout ! n'amolissez pas ce noble cœur par vos larmes !... (*S'approchant.*) Songe qu'il doit venger ton frère... (*La forçant à se relever.*) Debout, te dis-je !... (*À Olivier.*) Et toi, Olivier... (*Il le conduit devant un des faisceaux d'armes.*) regarde, voilà les armes dont les Kilkeny se sont servis pour défendre ou venger leur honneur ; choisis dans ce faisceau où chaque arme rappelle une lutte héroïque, et puisses-tu, en y rapportant ce soir ton épée, ajouter là un souvenir glorieux !...

Bob paraît à la porte à gauche.

OLIVIER, avec confiance.

J'y compte, mylord !

LE DUC.

Bien ! bien, mon fils...

Il lui serre la main. Olivier s'avance pour sortir par la porte du fond, à droite ; Max s'est approché du Duc et lui dit à demi-voix :

MAX.

Sir Olivier est un homme mort...

Le Duc fait un geste de saisissement et va prendre la main d'Olivier.

ÉLISABETH.

Mort !

BOB, à demi-voix.

Peut-être !...

Élisabeth se retourne vivement vers lui ; il lui fait un signe comme pour lui imposer silence, et lui montre des papiers.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

+++++

ACTE V.

Le théâtre représente une chambre gothique ; lit à colonnes et à rideaux au fond ; à droite une porte, des épées suspendues au mur, un fauteuil ; à gauche une porte, une fenêtre ; une table appuyée au mur, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOB, seul ; il arrange des vêtements dans un mouchoir.

Vite, vite, faisons notre paquet ; partons avant que mylord Overton soit instruit de ce qui s'est passé. Quel bonheur que Max m'ait averti de ce que valaient ces papiers du portefeuille rouge, et comme j'ai bien fait de les sauver du feu ! Quand je pense que mylady vient de me les payer mille guinées... Ah ! tiens, la montre de mylord... comment se trouve-t-elle là ?... C'est bizarre... Oh !... gardons-la comme un souvenir... Mille guinées ! me voilà riche ! moi aussi, je vais vivre honorablement... j'aurai une maison, des chevaux, une maîtresse... des domestiques, c'est-à-dire, non, pas de domestiques... je me connais trop bien ; jamais de domestiques !... Ah ! mais, voici M. Max que j'avais laissé avec mylady... Il va y avoir des explications ; je me sauve... Je n'aime pas les scènes de famille.

SCÈNE II.

MAX, *entrant par la gauche.*

Oh ! enfin, mon Dieu ! je pourrai donc faire payer à mylord Overton tant de larmes versées au dedans, et dont le poids oppresse encore ce cœur brisé. (*Montrant une lettre.*) Vite, envoyons-lui cette lettre dans laquelle je lui fais tout connaître, et qui lui dicte toutes mes conditions ; les voici... (*Il lit.*) « Le valet Max exige que celui qui fut son maître, quitte à l'instant le château de Glenor, qu'il écrive à sir Olivier Reynolds pour refuser le duel, en se déclarant indigne de croiser le fer avec un gentilhomme... » (*Il va cach. tir la lettre à la table.*) C'est son honneur que je lui demande et il ne peut me le refuser... Ainsi, mon but sera atteint, je laisserai l'homme qui m'a offensé sans ressource et avili aux yeux de tous... Après avoir été puissant, orgueilleux, sans pitié pour les faibles, il sera à son tour faible, humilié, foulé aux pieds. Je serai vengé !... vengé !... Oui... mais j'espérais trouver la vengeance plus douce. Hélas ! elle ne guérit pas la blessure.

SCÈNE III.

MAX, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant par la droite.*

Laissez-la entrer, soutenez-la... je vais le chercher.

MAX.

Ah ! sir Olivier... je m'occupais de vous.

OLIVIER.

Il faut que je vous parle, Max.

MAX, *voulant sortir.*

Quand j'aurai envoyé cette lettre au comte.

OLIVIER, *très-ému.*

Je la lui ferai porter... Mais quelqu'un vous demande et veut vous voir...

MAX.

Moi ?

OLIVIER.

Où... Ah ! si vous saviez... tout-à-l'heure, en quittant le duc, j'allais sortir, quand sur le seuil, j'ai rencontré une femme, pâle ! éperdue !... qui se traînait à peine, et qui, à ma vue, a tendu les deux bras avec un gémissement... C'était Susannah !

MAX.

Susannah !...

OLIVIER.

Dont le premier cri a été votre nom ! qui vous cherche, qui veut vous parler...

Susannah paraît à la porte de droite.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUSANNAH.

MAX.

Moi?... non, c'est impossible ! non, je ne veux point la voir !

SUSANNAH, *avec un gémissement.*

Il refuse !

MAX, *l'apercevant.*

Elle, ici !... (*Voulant sortir malgré Olivier.*) Ah ! laissez-moi !

SUSANNAH, *d'une voix éteinte.*

Demeurez... Max... demeurez... il le faut !...

MAX, *la regardant, à part.*

Dieu ! quel changement !

SUSANNAH, qui a gagné le siège à droite et qui s'appuie sur le bras du fauteuil.

Songez que pour cette dernière entrevue, je suis venue jusqu'ici à pied... sans secours !... sans guide. Ah ! bien souvent, pendant cette longue route, je me suis assise sur la pierre du chemin, croyant que je ne devais plus m'en relever ; mais je disais à la vie près de me quitter : Pas encore !... et je me remettais en route, haletante, les pieds meurtris... Enfin, je suis arrivé pour vous voir une dernière fois !... Vous ne me refuserez pas, Max... on ne refuse pas les mourans !

MAX, remet la lettre à Olivier.

Eh bien ! je vous écoute !... (*Olivier sort par la gauche.*) Mais que pourrez-vous me dire ?... n'ai-je pas vu votre trahison de mes propres yeux ? n'étais-je point à Loventry, près de votre porte quand le comte est sorti ?

SUSANNAH.

Et savez-vous s'il n'était pas venu sous votre nom ?

MAX.

Que dit-elle ?

SUSANNAH.

S'il n'était point précédé de cette lettre qui m'a trompée... (*Elle présente une lettre.*)

MAX.

Une lettre de moi !... ô mon Dieu !... celle qu'il m'a dictée lui-même... Ah ! c'est là ce qu'il a appelé sa vengeance... une perfidie infâme !...

SUSANNAH.

Et quand le duc m'a interrogée à Reldow, je n'ai pu l'accuser, car il tenait à la main l'ordre de votre déportation... A la moindre hésitation, je vous perdais !...

Elle va tomber dans le fauteuil de droite.

MAX.

Est-ce possible !... oh ! je comprends tout, maintenant ! Ainsi, quand elle se flétrissait par un mensonge, c'était pour me sauver !... Elle donnait son honneur en échange de ma liberté, de ma vie !... (*à genoux près du fauteuil.*) Susannah !... Susannah !... mais alors, tu m'as toujours aimé !

SUSANNAH, *avec désespoir.*

Il me le demande, mon Dieu !...

MAX, *pressant ses mains sur sa poitrine.*

Non, non, je te crois !

SUSANNAH.

Tu me crois !... Max !... alors, ta douleur n'a plus de ressentiment ?

MAX.

Non !

SUSANNAH.

Oh ! répète-le ! dis-moi que tu ne regrettes point de m'avoir connue, que tu ne repousses pas de ton cœur mon souvenir, que quand je ne serai plus là, tu penseras à moi avec indulgence... avec tendresse.

MAX, *attendri.*

Susannah !... oh ! tais-toi !... ne prononce pas ces mots qui me déchirent... Susannah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc... pourquoi détourder la tête ?

SUSANNAH, *se dégageant.*

Je souffre !... De l'air, je t'en prie !... de l'air !...

MAX.

Ah !... (*Il court à la fenêtre de gauche et l'ouvre, et revient à Susannah.*) Près de cette fenêtre... viens !

SUSANNAH.

Oui, oh ! merci... Max... Je suis bien ainsi...

Elle s'assoit sur le fauteuil à gauche.

MAX, à part, avec effroi.

Dieu !... qu'elle est pâle !

SUSANNAH.

Combien cet air est doux... que la campagne est belle !

MAX, avec tendresse.

Tu te sens mieux !

SUSANNAH, s'attirant à elle.

Regarde, Max, là-bas, cette fumée qui monte au ciel, et cette ferme isolée qui apparaît au milieu des arbres... elles me rappellent Loventry et son avenue de chênes... tu ne les a point oubliés.

MAX, avec mé'ancolie.

Oubliés... c'était là que nous nous promenions le soir ; les mains enlacées, nous allions tous deux sans but, au hasard, comme vont ceux qui pensent et ceux qui aiment... tantôt causant et riant, tantôt silencieux, mais non distraits, car nos cœurs continuaient à se parler... Oh ! les belles heures !... les belles heures !

SUSANNAH.

Et te souviens-tu de nos projets d'avenir ? de cette retraite où tu devais le retirer ?

MAX.

Avec toi !... nous l'avions choisie d'avance ; nous faisons déjà le plan de nos journées ; travail, repos, plaisirs, tout devait être commun !... le présent ne nous promettait que bonheur ; l'avenir, qu'espérance...

SUSANNAH, avec désespoir.

Et tout cela perdu !

MAX, avec emportement.

Oui... perdu, sans que nous l'ayons voulu, sans que nous l'ayons mérité ! Perdu !... et pourquoi, perdu ?... es-tu donc responsable du crime d'un autre... qu'y a-t-il de changé dans ton cœur, dans le mien ? Susannah, puis-

que nous nous aimons ! pourquoi désespérer de la vie ? n'aurions-nous donc point le courage d'être heureux par nous-mêmes ?

SUSANNAH, *se levant.*

Comment ?

MAX.

Tu viens de rappeler des souvenirs qui auraient dû redoubler ma colère... et malgré moi, ils l'ont abattue, cette vengeance que je poursuivais pour m'étourdir, et dont je suis maître, maintenant, tu me l'as fait oublier... quand tu me parlais là tout-à-l'heure de nos rêves d'autrefois, je sentais ma haine s'éteindre, mon cœur se fondre.

SUSANNAH.

Max !

MAX, *la prenant dans ses bras.*

Oui, je puis encore être heureux en t'aimant !... que m'importent les préjugés du monde ? sommes-nous donc quelque chose dans le monde, nous autres, qui n'avons que de l'amour à recevoir et à donner ? Pour moi, tu es pure, Susannah ! moi, je ne puis vivre que pour toi, qu'avec toi !

SUSANNAH.

Que veux-tu dire ?

MAX.

Écoute ! le comte va venir ; eh bien ! que le bonheur de mylady Élisabeth et de sir Reynolds soit assuré, et à cette condition je ne songe plus qu'à toi. Nous partirons ensemble, nous irons loin d'ici, dans quelque province où nul ne pourra nous connaître ; et là, ce qui s'est passé, ton malheur, le mien, nous enseveliront tout dans notre amour !

SUSANNAH, *éperdue.*

Est-ce possible !... quoi !... cette union...

MAX.

Je l'accepterai comme une joie !

SUSANNAH, *égarée.*

O mon Dieu ! mon Dieu !...

Elle s'affaisse sur elle-même.

MAX.

Qu'as-tu donc, Susannah ?

SUSANNAH.

Tu le vois, le bonheur achève l'œuvre de la souffrance.

MAX.

Ah ! du secours ! du secours !

SUSANNAH.

Non, reste, ne m'abandonne pas... soutiens-moi...
presse-moi dans tes bras... (*Se serrant contre le cœur
de Max avec épouvante.*) Dieu ! si j'allais mourir !

MAX.

Mourir ! oh ! non, tu ne mourras pas ! je ne veux pas
que tu meures... entends-tu ?...

Il l'enlève dans ses bras et la porte sur le lit de repos.

SUSANNAH, *d'une voix mourante.*

Ah ! reste là près de moi.

MAX.

Ses yeux se ferment.

SUSANNAH.

Max !... ah !... (*Elle meurt.*)

MAX, *éperdu.*

Susannah !... reviens à toi !... Ses mains sont froides...
Susannah !... ah ! du secours !

SCÈNE V.

LES MÊMES, OVERTON, *entrant en désordre par la gauche.*

OVERTON.

Où est-il ? où est-il ?

MAX.

Le comte !

OVERTON.

Ah ! je te cherchais, Olivier vient de me remettre ton billet ; les papiers que je croyais détruits sont en ton pouvoir... eh bien ! j'accepte tes conditions.

MAX.

Des conditions... je n'en veux plus, je veux la perte, la perte entière.

OVERTON.

Malheureux !... d'où te vient cette rage ?

MAX, *s'approchant les dents serrées.*

D'où elle me vient?... comte Overton, regarde !...

Il le conduit devant l'alcôve.

OVERTON.

Ciel !

MAX.

Et tu veux que je t'épargne, toi ? tu veux que je te rende ta fortune et l'honneur ? Rends-moi donc d'abord ce que tu m'as enlevé ! rends-moi cette femme qui m'était plus nécessaire que la vie !

OVERTON.

Ah ! Max, écoute-moi.

MAX.

Non ! c'est une expiation qu'il me faut, seul je ne pourrais peut-être l'obtenir. Mais le duc a, comme moi, une mort à venger, il associera sa haine à la mienne ;

il me fournira l'or, le crédit, moi je lui donnerai les preuves.

OVERTON, *harrant la porte de gauche.*

Non, dût-il m'en coûter la vie !... Il me faut ces papiers sur le champ, mets-y le prix que tu désireras, j'accepte d'avance ; ou si tu veux absolument te venger, eh bien ! venge-toi, malheureux fou ! prends là une épée et je te rendrai raison...

MAX.

Ah ! enfin, te voilà descendu assez bas pour m'accepter comme égal, comte Overton, défends-toi !...

Courant aux épées suspendues au mur.

OVERTON, *tirant son épée.*

Allons donc !... *(Ils croisent le fer.)*

MAX.

Ah ! tu comptes sur ton adresse ou sur l'aveuglement de ma colère... mais vous vous trompez, mylord. Voyez... mon œil suit toutes vos feintes... ma main est assurée, mylord ; songez à votre âme, car vous allez mourir.

OVERTON.

Ce sera du moins l'épée à la main...

Max le frappe, Overton pousse un cri et tombe près du fauteuil.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC, et ÉLISABETH, *entrant par la droite*, OLIVIER, *par la gauche.*

LE DUC, *qui est entré au moment où Overton tombait.*

Dieu ! qu'as-tu fait, malheureux !

MAX, *montrant Susannah.*

Je l'ai vengée... *(Il laisse tomber son épée.)* Main-

tenant, je ne demande plus à Dieu que d'aller te rejoindre !...

Olivier près du cadavre d'Overton ; Max à genoux au pied du lit sur lequel est étendue Susannah ; Elisabeth, le visage caché sur la poitrine du Duc.

F I N.